This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

848
B7548
ma
1872

A 934,263

PROPERTY OF

The University of Michigan Libraries

1817

ARTES SCIENTIA VERITAS

LOUIS BOUILHET

MADEMOISELLE AÏSSÉ

DRAME EN QUATRE ACTES; EN VERS

AVEC

LES JUGEMENTS DE LA CRITIQUE

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT
MDCCCLXXII

55—
Thy

8.—

MADEMOISELLE AÏSSÉ

DRAME

Reçu au théâtre de l'Odéon, second Théâtre-Français, au mois de mai 1869, représenté pour la première fois au même théâtre le 6 janvier 1872.

55—
TLY

DU MÊME AUTEUR

format grand in-18

MADAME DE MONTARCY, drame en cinq actes, en vers.

HÉLÈNE PEYRON, drame en cinq actes, en vers.

L'ONCLE MILLION, comédie en cinq actes, en vers,

DOLORÈS, drame en quatre actes, en vers.

FAUSTINE, drame en cinq actes, en prose.

LA CONJURATION D'AMBOISE, drame en cinq actes, en vers.

MELÆNIS

Conte romain en vers. — Un volume.

FESTONS ET ASTRAGALES

Poésies. — Un Volume.

DERNIÈRES CHANSONS

Poésies. — Un volume.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7 RUE SAINT-BENOIT. — [50]

MADEMOISELLE AÏSSÉ

DRAME

EN QUATRE ACTES EN VERS

PAR

LOUIS BOUILHET

AVEC

LES JUGEMENTS DE LA CRITIQUE

PARIS

MICHEL LÉVY FRERES, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1872

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

PERSONNAGES

AISSÉ	Mmes SARAH BERNHARDT.
MADAME DE TENCIN	M. COLOMBIER.
MADAME DE FERRIOL, sœur de madame de Tencin	RAMELLI.
LE CHEVALIER D'AIDIE	MM. P. BERTON.
D'ARGENTAL, fils de madame de Ferriol	H. RICHARD.
PONT-DE-VESLE, fils de madame de Ferriol	POREL.
LE COMMANDEUR DE MESME	ROGER.
LE RÉGENT	CASTELLANO.
GERMAIN, coiffeur	ROGER CADET.
BONISSENT, aubergiste	PROVOST.
FONTENELLE	CLERH.
D'ORQUIGNY	RICHARD.
LE COMTE DE BRÉCOURT	TALIEN.
MARIVAUX	LAFERTÉ.
BACHAUMONT	FRÉVILLE.
MAYRAN	GIBERT.
UN DOMESTIQUE	ERNEST.
LISON	
MARTINE	
CHEVALIERS DE MALTE	
PAGES	
SOLDATS DU GUET	
INVITÉS DES DEUX SEXES	

Les passages entre deux crochets ont été supprimés à la représentation.

S'adresser pour la mise en scène à M. DELAFOSSE, régisseur général, à l'Odéon.

557235-170

MADEMOISELLE AÏSSÉ

848
B7548ma
1872

ACTE PREMIER

Chez madame de Ferriol, dans une petite maison de campagne, banlieue de Paris. — Ameublement simple, quelques portraits de famille : vieux magistrats. — Porte au fond, donnant sur un vestibule, — porte à droite, — fenêtre à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

AÏSSÉ, MADAME DE FERRIOL, D'ARGENTAL.

MADAME DE FERRIOL, à d'Argental sur le seuil du fond.

Je vais, je viens, je tourne, et ne tiens pas en place !

D'ARGENTAL.

Ma mère, calmez-vous !

MADAME DE FERRIOL.

Que veut-on que j'y fasse ?
Cette attente me ronge !... et... je ne sais pourquoi...

D'ARGENTAL, regardant l'heure à l'horloge.

Mon frère a, maintenant, son titre.

MADAME DE FERRIOL.

Je le croi ;
J'en suis certaine, au fond ! — malgré son caractère.
Ce serait à douter de tout, sur cette terre !

D'ARGENTAL.

Parbleu !

MADAME DE FERRIOL.

J'ai là pourtant comme une anxiété,
Qu'il a pu se livrer à quelque énormité ?

D'ARGENTAL.

D'où vient ?...

MADAME DE FERRIOL.

Je le connais !

D'ARGENTAL, pour la distraire de ses idées sombres, regardant par-dessus l'épaule d'Aïssé, qui, assise à une petite table de travail, découpe des estampes.

Mais voyez donc, ma mère,
Comme cette Aïssé vous a la main légère,
Et comme ses ciseaux, d'après le goût du jour,
Sans mordre la gravure, effleurent le contour.
Bien découpé, cela ! fort bien, petite fille !

MADAME DE FERRIOL, froidement.

On voit trop qu'Aïssé n'est pas de la famille !

AÏSSÉ.

Madame !...

MADAME DE FERRIOL.

Et découper, dans un pareil moment,
Ne vient ni d'un bon cœur, ni d'un bon jugement !

Aïssé, sans répondre, repousse les papiers qu'elle tenait; elle a les larmes aux yeux.

D'ARGENTAL, s'approchant de sa mère assise près de la cheminée à droite.

Pardon... mais...

MADAME DE FERRIOL, à demi-voix.

D'Argental, il faudra, je vous prie,
Quitter ce ton badin qui sent l'étourderie,
Et garder, avec elle, en toute occasion,
Un peu de retenue et de précaution !

D'ARGENTAL.

Quoi !... Comme frère et sœur, presque élevés ensemble...

MADAME DE FERRIOL.

Bien malgré moi, mon fils !

D'ARGENTAL.

Mais, pourtant, il me semble...

MADAME DE FERRIOL.

Monsieur de Ferriol, feu mon beau-frère, avait
Des diables bleus dansant autour de son chevet,
Quand il imagina d'acheter... cette épave !...

Montrant Aïssé, à la dérobée.

Ce beau produit d'Asie !... en qualité d'esclave !
Et le peu qu'il nous laisse avec son testament
Me pousse à regretter considérablement
Ce que j'ai mis de cœur, d'étude et de sagesse
A polir les instincts de cette sauvagesse !
Dieu m'est témoin, d'ailleurs, que c'est du temps perdu !

D'ARGENTAL, jetant un coup d'œil à Aïssé; — à part.

La pauvrette !... elle pleure... elle a tout entendu !

A madame de Ferriol.

Oh ! vous ne pensez pas ce que vous dites, mère ?

MADAME DE FERRIOL.

Si fait!

D'ARGENTAL.

Sa destinée est déjà trop amère,
Sans ajouter aux maux dont le ciél l'accabla :
Mon frère Pont-de-Vesle est de cet avis-là.

MADAME DE FERRIOL.

Votre frère, mon fils, connaîtra l'importance
De mettre, entre elle et lui, ce qu'il faut de distance ;
A partir de ce jour, gardez-vous d'oublier
Qu'il a des fonctions qui le doivent lier,
Et qu'on sait, pour le moins, respecter sa nature,
Dès qu'on a pris son rang dans la magistrature.

Elle va à l'horloge.

D'ARGENTAL, bas à Aïssé.

Elle vous aime, au fond; — mais, vous la connaissez!

AÏSSÉ, bas.

Merci, frère.

MADAME DE FERRIOL, revenant.

Un retard qui m'inquiète assez!
Comprend-on les lenteurs d'une telle audience?
Monsieur le Procureur, en qui j'ai confiance,
M'a donné sa parole avec solennité!

Levant les yeux au ciel.

Mais un garçon pareil, fou pour l'éternité,
Fléau des professeurs pendant toutes ses classes,
Prêt à sacrifier pour un bon mot vingt places,
Capable d'oublier le nom, l'heure et le jour!
Mon Dieu! si c'était moi, quelle fête, au retour!

Et comme, titre en main, je brûlerais la terre,
Pour venir me jeter dans les bras de ma mère!

AÏSSÉ, d'une voix douce et conciliante.

Pont-de-Vesle, madame, est navré comme vous
Du retard qu'on apporte à des moments si doux;
La même inquiétude, à coup sûr, le tourmente.

D'ARGENTAL, bas à sa mère.

Là, voyons, direz-vous qu'elle n'est pas charmante?

MADAME DE FERRIOL.

Ce n'est que son devoir.

D'ARGENTAL.

Et c'est déjà beaucoup,
Dans un siècle où l'on vit la bride sur le cou!

MADAME DE FERRIOL, ne l'écoute pas; tout à coup elle se frappe le front.

Ah! j'y songe, à présent!

D'ARGENTAL.

Eh bien?

MADAME DE FERRIOL.

Sans aucun doute,
Il aura trouvé bon de s'arrêter en route.

D'ARGENTAL.

Où cela?

MADAME DE FERRIOL.

Chez ma sœur.

D'ARGENTAL, étonné.

Madame de Tencin?

MADAME DE FERRIOL.

J'en suis sûre !

Geste négatif de d'Argental.

Et de plus, j'approuve son dessein !
Une femme à la mode ! une âme vigoureuse !...

Avec conviction.

On lui doit la primeur de la nouvelle heureuse ;
Car, près des gens de cour qui vivent sous sa loi,
Elle peut le pousser bien autrement que moi !
Le cardinal Dubois la tient en haute estime ;
Tout ce qui porte un nom veut être son intime,
Et près du Régent même, elle a, pour couper court,
Le plus habile au jeu, le comte de Brécourt,
Un courtisan nouveau qui se pousse à toute heure
Et que sans doute un jour dans notre humble demeure
Pont-de-Vesle plus sage a dessein d'attirer.

D'ARGENTAL, riant.

Pont-de-Vesle !... un tel plan !...

MADAME DE FERRIOL, gravement.

C'est fort à désirer.

D'ARGENTAL, avec fierté.

Mais de pareils moyens...

MADAME DE FERRIOL.

Mais fourrez-vous en tête
Que votre frère aîné, pour gravir jusqu'au faîte,
Va diriger sa vie en homme sérieux.

Lui touchant le bras.

Vous ferez comme lui, — j'y compte. —

D'Argental fait une mine piteuse.

C'est le mieux !

Je suis loin, vous savez, d'être puissamment riche;
Vous n'allez pas laisser votre jeunesse en friche,
Et, malgré vos mépris pour toute ambition,
Je vous veux dans le monde une pôsition.

Avec ironie,

Ce n'est pas un état qu'être ami de Voltaire!

D'ARGENTAL.

Un des plus grands esprits qu'on ait vus sur la terre!

MADAME DE FERRIOL.

Un cerveau dangereux, plus qu'aux trois quarts brûlé!

D'ARGENTAL.

Comment?

MADAME DE FERRIOL.

Un satirique!

D'ARGENTAL.

Eh! grâce!

MADAME DE FERRIOL.

Un exilé!

D'ARGENTAL, à part.

C'est ma mère!...

MADAME DE FERRIOL, allant çà et là, et trépignant d'impatience.

Après tout faut-il qu'on se torture?
La route n'est pas longue.

A d'Argental.

A quoi bon la voiture?
Partons!... et dût ma sœur nous prendre pour des fous,
Nous le ramènerons en triomphe chez nous!...

Elle sort précipitamment par le fond.

SCÈNE II.

AISSÉ, D'ARGENTAL.

D'ARGENTAL, s'approchant d'elle.

Aïssé!

AÏSSÉ.

Mon ami?

D'ARGENTAL.

Pardon... pardon pour elle!...

Aïssé lui tend la main qu'il presse silencieusement dans la sienne.

SCÈNE III.

AISSÉ, seule.

AÏSSÉ, le suivant du regard.

Une âme simple, et droite, et toute naturelle,
D'où la bonté candide émane, sans effort!...

— Un silence, — puis levant les yeux au ciel :

Les deux frères partis, j'aimerais mieux la mort!

Elle se lève, et marche à grand pas.

De l'air!... de l'air!... de l'air!... je me sens écrasée
Sous le toit commandé, sous la vie imposée;
Et je voudrais, bien loin de toutes ces prisons,
Fuir dans la liberté des larges horizons!

S'asseyant.

Oui, je les ai connus, j'ai là comme deux âmes!...
Je me souviens... un sol brûlant, un ciel de flammes!...

L'ombre des monts... la plage où le vent vient courir...
Puis des parfums si doux, qu'on en voudrait mourir!...
Puis... comment?... je l'ignore... un palais... des esclaves...
Des cris... des flots de feu roulant comme des laves...
Des bras armés... du sang partout! — et puis encor
Une enfant — moi! — jouant avec des colliers d'or,
Sur des tapis de pourpre étalés pour le maître.
Fille d'un inconnu... fille d'un roi, peut-être!
Tout cela, je le vois. Songe ou réalité,
C'est ainsi, bien souvent, que me l'a raconté
Monsieur de Ferriol, ambassadeur de France,
Qui, pour un sac d'argent, obtint ma délivrance,
Autre esclavage encor, non moins à redouter.
Pourtant, quoique bizarre, il sut me respecter,
Et chez sa belle-sœur je vins toute petite.
Il est mort, — me laissant, par une clause écrite
Qu'à son dernier soupir lui-même il révéla, —
Mille écus tous les ans, plus... cette somme-là.

Elle tire un papier d'un petit meuble. Au fond.

Ma dot!... Qu'il soit béni, dans ce monde et dans l'autre!

Regardant le papier.

Ma dot! — Oh! loin du vice où la foule se vautre,
Loin des tripots fangeux et des salons méchants,
La tête dans le ciel, comme l'arbre des champs,
Portant haut le mépris des vanités qu'on aime,
Modeste cependant, discret, timide même,
Je sais un cœur loyal, un jeune homme au front pur :
Soldat? non! noble? Non! Mais pauvre, mais obscur,
N'ayant, dans ses dehors, rien qui mente ou qui triche.
Il est pauvre — ô douceur! pour lui, je serai riche!
Nous irons loin d'ici, n'importe où, quelque part
Dans les prés, sous les bois, nous faisant un rempart

Contre l'ennui mortel d'un monde que j'abhorre,
De tout ce qui gazouille, aime et palpite encore!

Regardant de nouveau le papier.

Et tout ce cher bonheur est caché là dedans.
Ceci perdu, plus rien !...

Le mettant dans son sein.

De peur des accidents,
Mon Dieu, c'est encor là notre meilleur repaire.
Un mot de lui suffit ; il le dira, j'espère,
Car sa langue, à la fin, saura se délier.
Ciel ! s'il avait de l'or ! s'il allait m'oublier !
Non ! non !... j'entends quelqu'un dont la réponse est sûre !...
Je...

SCÈNE IV.

AISSÉ, PONT-DE-VESLE.

AÏSSÉ, courant à lui, avec un cri de joie.

Pont-de-Vesle !... Eh bien ?

Sur le seuil au fond. — Pont-de-Vesle fouille d'un regard inquiet tout l'appartement.

Personne, je vous jure...

PONT-DE-VESLE, dansant et chantant, le corps droit, la figure impassible.

Peut-on jamais
Braver l'amour et sa puissance?
Peut-on jamais
Vaincre l'amour et ses attraits?

Stupéfaction d'Aïssé.

Quels lieux un cœur peut-il chercher pour sa défense?

Nous le fuyons dans les forêts;
Il nous y suit avec ses traits!

Tournant gravement autour d'Aïssé, qui gesticule, et le croit devenu fou.

Peut-on jamais
Braver l'amour et sa puissance?
Peut-on jamais
Vaincre l'amour et ses attraits?...

Il achève le pas, et s'arrête brusquement.

AÏSSÉ, suffoquant de rire.

Un juge! un magistrat! un officier du roi!

PONT-DE-VESLE, gravement.

Je n'en suis pas plus gai; mais c'est plus fort que moi!
Je tâche à m'étourdir quelque peu dans le monde!

AÏSSÉ.

Vous étourdir? Comment?... je veux qu'on me réponde!

PONT-DE-VESLE, ébauchant le pas chinois et chantant.

« *Peut-on jamais...?* »

Sur un geste suppliant d'Aïssé.

Pardon!... figurez-vous donc bien
Que chez le Procureur général, — un vrai chien, —
J'entre avec des respects qu'on n'a pas pour un prince.
L'antichambre était vide, on m'y fourre, on m'y pince,
Bonsoir! j'attends une heure, et puis deux, et puis trois;
Bref, pour me dégourdir, je songe au pas chinois
Dans l'opéra d'Issé, d'autant que l'air est drôle.

AÏSSÉ.

Là?

PONT-DE-VESLE.

Là! — j'en étais, dis-je, au beau milieu du rôle,
Quand la porte...

AÏSSÉ.

Grand Dieu!

PONT-DE-VESLE.

S'ouvrit à deux battants...

AÏSSÉ.

Et?

PONT-DE-VESLE, avec calme.

Se ferma soudain — moi dehors, lui dedans.
Monsieur le procureur n'est pas fou de la danse;
Piètre éducation!

AÏSSÉ.

Mais c'est une imprudence!
Qu'allez-vous faire alors?

PONT-DE-VESLE.

Moi?... tout ce qu'on voudra;
Pamphlets, couplets, romans, pièces *et cœtera!*
On ne saurait trouver une besogne austère
Quand on a, sur les bancs, chansonné Despautère,
Pris, dans vingt madrigaux, le nez des professeurs,
Aux talons d'Aristote attaché les neuf sœurs,
Et des vers à la main, comme avec des houssines,
Fouetté, traqué le Grec, jusque dans ses racines!

AÏSSÉ.

Que dira votre mère en apprenant cela?

PONT-DE-VESLE.

Ma foi! je n'en sais rien — j'écouterai — voilà!
Les discours les plus longs prennent fin, comme d'autres.
Nous sommes tous mortels! — Mais quel tic ont les nôtres

De nous guider, sans cesse, en nos vocations ?
Des arrêts!... des recours!... et des vacations !
La perruque à marteaux! la robe! la faconde!
La gravité siégeant sur la bedaine ronde!
Moi, magistrat!... moi?... moi!... les mères font vraiment
De singuliers projets pour notre amusement!

Mouvement d'Aïssé.

Soyez juste, ma chère, et donnez-moi quittance,
Au fouillis du palais est-il une sentence,
Je dis la plus gourmée en son docte appareil,
Qui vaille, en ce bas monde, un entrechat pareil ?...

Dansant.

Peut-on jamais
Braver l'amour et sa puissance?
Peut-on jamais
Vaincre l'amour et ses attraits?
Quels lieux un cœur peut-il chercher pour sa défense?
Nous le fuyons dans les forêts:
Il nous y suit avec ses traits.
Peut-on jamais?

SCÈNE V.

LES MÊMES, MADAME DE FERRIOL, D'ARGENTAL, LE COMTE DE BRÉCOURT.

MADAME DE FERRIOL.

Elle entre précipitamment, par le fond, au plus fort du pas chinois. — Pont-de-Vesle s'arrête. — Aïssé semble perdre contenance, et se détourne.

Le voilà! le voilà! ces transports! cette joie!...

Au comte de Brécourt, qui salue Pont-de-Vesle.

Il est reçu d'emblée!

A Pont-de-Vesle, toujours immobile.

Approchez, qu'on vous voie.
Dans mes bras, conseiller!

PONT-DE-VESLE, à part.

Gare la fin!

Recevant de sa mère un baiser sonore.

Bandit!
J'ai volé celui-là, comme au bois de Bondy!

LE COMTE DE BRÉCOURT, allant à Pont-de-Vesle.

Je suis heureux, monsieur, dans cette circonstance!...

MADAME DE FERRIOL, bas à Pont-de-Vesle.

Le comte de Brécourt, dont tu sais l'importance!

Haut, montrant le comte.

Monsieur qui, chez ma sœur, se trouvait justement,
M'a prêté son carrosse; et, plein d'empressement...

LE COMTE DE BRÉCOURT, à madame de Ferriol.

C'était si naturel!

MADAME DE FERRIOL, se récriant.

Pardon!...

LE COMTE DE BRÉCOURT, saluant.

En conscience!...

MADAME DE FERRIOL, lui désignant un siége.

Daignez!...

LE COMTE DE BRÉCOURT, à part. — Il s'assoit, regardant toujours de coin Aïssé.

Elle! sans doute?

D'ARGENTAL, gravement à Pont-de-Vesle.

A mon tour d'audience,

S'inclinant très-bas.

Monsieur le magistrat...

MADAME DE FERRIOL, se retournant vivement.

Vous le serez aussi !

D'ARGENTAL, reculant d'un pas.

Moi ?...

MADAME DE FERRIOL, montrant Pont-de-Vesle.

Comme votre aîné.

PONT-DE-VESLE, bas.

Mais on étouffe ici !

LE COMTE DE BRÉCOURT, à part, regardant toujours Aïssé.

Peste !... j'étais fort loin de la croire aussi belle !

MADAME DE FERRIOL, assise près de la cheminée, en face de Brécourt et lui montrant Pont-de-Vesle.

N'est-il pas vrai, monsieur, que c'est un bon modèle,
Et que nul autre état...

LE COMTE DE BRÉCOURT, sortant en sursaut de sa contemplation.

Nul autre, absolument !

MADAME DE FERRIOL, à d'Argental.

Vous l'entendez, mon fils !

PONT-DE-VESLE, bas à d'Argental.

Rassure-toi !

D'ARGENTAL.

Comment ?

PONT-DE-VESLE, bas.

Je t'affirme, entre nous, qu'on obtient des dispenses.

D'ARGENTAL, plus haut.

Plaît-il?

PONT-DE-VESLE, bas.

C'est, dans le fond, moins dur que tu ne penses;
Et fort peu de massiers sûront à ton convoi,
Si tu ne meurs jamais plus magistrat que moi!

D'ARGENTAL.

Que toi?...

PONT-DE-VESLE, haut.

Que moi! — tant pis, tout est lâché!

AÏSSÉ, à part.

Je tremble!

MADAME DE FERRIOL, à d'Argental, à Pont-de-Vesle et à Aïssé.

Qu'avez-vous tous les trois? Que disiez-vous ensemble?

PONT-DE-VESLE.

Je...

MADAME DE FERRIOL, vivement.

Vous avez été bien reconnu là-bas?

PONT-DE-VESLE, levant la main, avec solennité.

Je le jure!

MADAME DE FERRIOL.

Et reçu?

PONT-DE-VESLE.

Je ne le jure pas!

MADAME DE FERRIOL.

Quoi?

PONT-DE-VESLE.

Votre procureur m'a traité comme un nègre.

MADAME DE FERRIOL.

Lui! bon Dieu! quelle cause?

PONT-DE-VESLE, très-sérieux.

On m'a trouvé trop maigre!

MADAME DE FERRIOL.

Trop?... Vous raillez, monsieur! car tout était d'accord,
Quelque trait insensé, quelque sottise encor,
Quelque oubli monstrueux des simples convenances!

PONT-DE-VESLE, avec innocence.

Je ne me souviens pas...

MADAME DE FERRIOL.

Foin de vos souvenances!
Je saurai par moi-même!...

Avec désespoir.

Avoir tout préparé,
Tout prévu, tout mûri, tout bien accaparé,
M'insinuant dans l'ombre et poussant mes pratiques
Depuis le procureur jusqu'à ses domestiques!...
Ah! malheureuse mère!

A Pont-de-Vesle.

Otez-vous de mes yeux!
Sortez!

AÏSSÉ, tâchant de l'adoucir.

Madame!...

MADAME DE FERRIOL, se tournant vers elle.

Eh bien? qui commande en ces lieux?
De quoi vous mêlez-vous?

Au comte de Brécourt.

Pardon, monsieur le comte,
De vous faire, aujourd'hui, témoin de notre honte!

LE COMTE DE BRÉCOURT, se levant pour partir.

C'est moi seul l'importun, madame, en vérité!

MADAME DE FERRIOL.

Ne parlez pas ainsi! Sans mon peu de gaîté,
J'insisterais!...

LE COMTE DE BRÉCOURT, à part, après avoir salué Aissé.

Vrai Dieu!... cette course est prospère!
Voilà de quoi tuer du coup la Parabère!
Et je ne comprends pas qu'ayant un tel trésor,
Madame de Tencin puisse hésiter encor!

Saluant madame de Ferriol.

Madame!...

MADAME DE FERRIOL, le reconduisant vers le fond, et ouvrant les bras avec une mélancolie découragée.

Excusez-nous!

PONT-DE-VESLE, qui se tient à l'autre extrémité de l'appartement, à gauche du spectateur.

Tirons ma révérence!

Il sort du côté gauche, le comte de Brécourt par le fond.

SCÈNE VI.

AISSÉ, D'ARGENTAL, MADAME DE FERRIOL.

D'ARGENTAL, *montrant Aïssé qui pleure.*

Vous l'accusiez, tantôt, de trop d'indifférence !

MADAME DE FERRIOL, *exaspérée.*

Tantôt, c'est fort possible !... il est un temps pour tout !

D'ARGENTAL.

Mais...

MADAME DE FERRIOL.

Mais on ne vient pas pousser les gens à bout !

Haussant les épaules.

Les consolations ?... de la fausse monnaie !
Allons donc ! ce n'est pas de mots que je me paie ;
Et mieux vaudrait pour nous qu'un parent insensé
N'eût pas tant répandu l'argent qu'il a laissé,
A ce point qu'on peut voir, au mépris des coutumes,
Les oiseaux étrangers se parer de nos plumes,
Et moi, malgré mon âge et ma discrétion,
Quémander, pour les miens, une position.

D'ARGENTAL.

C'est, pour quelques écus, faire une grosse histoire !

MADAME DE FERRIOL.

Plaît-il ?... Oh ! je connais votre art déclamatoire,
Et tout ce qu'on peut dire, avec des gestes ronds,
Sur la frivolité des biens que nous pleurons !
Vous êtes écrivain, bel esprit, philosophe ;

Et, sous ce fier manteau — dont j'ai payé l'étoffe —
Vous avez pris pour tâche, après mûr examen,
D'abriter la nature et tout le genre humain.
C'est très-beau ! les pédants vous ont mis sur leurs listes;
Et vous rêvez, sur couche, avec les moralistes;
Sans compter que plus d'un sait mêler, accroupi,
Aux vertus de Caton, l'or du Mississipi !

D'ARGENTAL, riant.

Pas moi, toujours !

MADAME DE FERRIOL.

Pas vous...

Avec un méchant regard vers Aïssé.

Mais ceux-là qui vous trompent !

AÏSSÉ, à part.

C'est trop !... mon cœur se brise !... et tous les fils se rompent
Qui m'attachaient encore au toit où j'ai vécu !

D'ARGENTAL, haut, à sa mère.

Voyez !... elle sanglote; et, j'en suis convaincu,
Vous avez, malgré vous, blessé son cœur qui saigne.

MADAME DE FERRIOL, haussant les épaules.

Vous allez voir, bientôt, qu'il faudra qu'on la plaigne !

D'ARGENTAL, montrant Aïssé.

Elle pleure, vous dis-je, et ne demande rien !

MADAME DE FERRIOL.

C'est fort heureux, vraiment ! elle pourrait très-bien
Exiger des palais !... vu notre fantaisie
Pour les enfants trouvés qu'on ramasse en Asie !

AÏSSÉ, à part.

Voilà donc ce bonheur que mon âme rêva!
Ce n'est pas seulement l'amitié qui s'en va,
C'est le dernier espoir qui dans mon ciel s'efface!
Allons!... je veux, du moins, la regarder en face.

Mettant sa main à sa poitrine.

Ce papier, que j'ai là, me brûle comme un feu.

Tirant le papier de son sein.

Ah! ma petite dot!... mon pauvre amour, adieu!...

Elle se lève droite, résolue, mais frémissante, traverse, sans parler ni regarder, tout l'appartement; et jette dans le feu la reconnaissance de M. de Ferriol.

D'ARGENTAL, soupçonnant son action.

Ma sœur!

MADAME DE FERRIOL, se levant avec inquiétude.

Que faites-vous?

AÏSSÉ, la regardant fermement.

Ne craignez rien, madame!
De mes dix mille écus, je fais un peu de flamme;
Et vous n'ignorez pas que, pour ce dernier don,

Montrant le papier qui brûle.

Cette reconnaissance est mon seul titre!

D'ARGENTAL, s'élançant vers elle, et lui prenant les mains.

Non!
Je ne permettrai point! c'est une chose indigne!

Montrant le foyer.

Ce titre qui n'est plus, de mon sang, je le signe!
Je réponds de mon frère, et je cours de ce pas...

MADAME DE FERRIOL, l'arrêtant du geste.

Là!... tout beau, s'il vous plaît; ne me dévorez pas!

Voyez! est-ce ma faute, à moi? Mademoiselle
Monte comme la mer; et, prise d'un beau zèle,
Vient nous jouer, ici, les fureurs de Didon!
Qu'elle garde son or, je m'en moque!

AÏSSÉ.

Pardon!
Cet or fatal, venu d'un legs qui vous étonne,
Avec soumission, l'esclave vous le donne.
Mais les filles de rois ont cet orgueil inné
D'oublier, pour toujours, ce qu'elles ont donné.

D'ARGENTAL.

Aïssé!

AÏSSÉ.

Mon ami, restez là; je refuse.

Geste de d'Argental.

Ce n'est pas, sur l'honneur, un vain mot dont j'abuse;
Car j'abandonne encore, à ne vous rien cacher,
Les mille écus, par an, que je devais toucher.

Elle traverse toute la scène, et à madame de Ferriol, froidement :

Maintenant, pourrez-vous m'aimer un peu, madame?

MADAME DE FERRIOL.

Ta! ta! ta! que dit-elle? Encore une autre gamme!
Je roule incessamment de Charybde en Scylla!

A d'Argental.

Partons!... c'est un enfer que ce petit coin-là!
A Paris, d'Argental, à ma maison de ville!
La campagne a du bon, quand le cœur est tranquille,
Aux heureux seulement le repos est permis!
En route!... il faut compter avec nos ennemis;
Et, sous les traits mordants auxquels je suis en butte,

Prier, flatter, courir, recommencer la lutte !
Pour qui ? — Pour un ingrat ! mais, du moins, aujourd'hui,
Je n'habiterai plus le même toit que lui !

Avec un geste vers Paris.

C'est là-bas que, demain, je verrai l'aube poindre

Revenant vers Aïssé.

Si votre dignité vous permet de m'y joindre,
Et si vous savez faire une distinction
Entre un mot qui s'échappe et mon affection,
Je vous attends, sans faute, à déjeuner, ma chère ;
Car, ce soir, à l'hôtel on aura maigre chère !
Allons ! la bonne nuit, petite, et dormez bien,
Vous savez ? je m'emporte... et puis... ce n'est plus rien !
Les nerfs ! oh ! n'éprouvez jamais, même en pensée,
Les tribulations d'une mère blessée !

A d'Argental.

Partons-nous, d'Argental ?

D'Argental lui apportant son manchon, qu'elle oubliait.

Ah ! mon manchon !

Le prenant.

Merci !

A Aïssé.

Bonsoir !...

A d'Argental.

Je ne veux pas mettre les pieds ici !

S'en allant vers la porte du fond :

Bonsoir !

D'Argental fait à Aïssé un signe de tête mélancolique.

SCÈNE VII.

AISSÉ seule, puis PONT-DE-VESLE.

AISSÉ.

On souffre moins à mourir qu'on ne pense :
Un éblouissement... un grand vide... un silence
De tout ce qui chantait, sur la terre, et dans nous...
Quelque chose, à la fois, d'implacable et de doux;
Et comme si mon âme, ondoyante et dissoute,
Par mon cœur entr'ouvert, s'échappait goutte à goutte !...
Tout est fini; plus rien de bon, plus rien de beau !
Je serai dans la vie, ainsi qu'en un tombeau,
D'un suaire invisible à jamais enlacée,
Indifférente et sourde — immobile et glacée !

Se levant, avec un grand cri, et montrant la fenêtre à droite.

Lui !... C'est lui !... je l'ai vu !... sur la route... au détour...
Il vient !

PONT-DE-VESLE.

Depuis le cri d'Aïssé, il écoute et regarde par la porte de droite, entre-bâillée.

Ah ! la sournoise !... une intrigue d'amour !
Et me voilà, de force, écoutant comme un traître...
Bast ! ce roucoulement m'amusera peut-être,
Moi que rien n'intéresse aux choses d'ici-bas !

D'un ton sérieux.

Je serai là, d'ailleurs, comme frère, à deux pas.
Chut !...

Il entend un bruit de pas, et referme la porte de droite.

SCÈNE VIII.

AISSÉ, LE CHEVALIER D'AIDIE, PONT-DE-VESLE, derrière la porte de droite.

AÏSSÉ, se levant, tremblante, émue, devant le chevalier qui se tient sur le seuil, au fond.

Monsieur !...

PONT-DE-VESLE, à part, ouvrant un peu la porte.

C'est, pour sûr, la première séance !

Il referme la porte.

LE CHEVALIER D'AIDIE.

Pardon !...

AÏSSÉ.

Qui cherchez-vous ?

PONT-DE-VESLE, ouvrant la porte. A part.

Très-bien !

Il la referme.

LE CHEVALIER D'AIDIE.

En conscience
Je suis trop misérable et trop abandonné
Si votre cœur ce soir ne l'a pas deviné.

AÏSSÉ, toute tremblante.

Ce langage est pour moi difficile à comprendre !
Cette façon d'agir... je ne peux vous entendre.
Sortez, monsieur ! Personne, ici...

LE CHEVALIER D'AIDIE.

Je le savais.

AÏSSÉ.

Et vous osez !

LE CHEVALIER D'AIDIE.

La peur sied aux desseins mauvais ;
Mais Dieu, quand ils sont purs, ne défend point l'audace.

Montrant la fenêtre.

J'étais là tout à l'heure, à deux pas, juste en face
Comme on m'y voit souvent, comme on m'y voit toujours;
Quand soudain, le hasard venant à mon secours,
O surprise! ô bonheur! ô douce sympathie!
La porte s'ouvre, on part... vous n'étiez pas sortie,
Et je pouvais enfin pour la première fois
Vous parler seul à seule, entendre votre voix!

AÏSSÉ, tremblante, et reculant.

Non! non! c'est impossible! on vous le dit encore!
Cette maison...

LE CHEVALIER D'AIDIE.

Je sais qu'une fleur la décore,
Et que, pour respirer son parfum chaste et doux,
On voudrait, sur la pierre, écraser ses genoux,
Et que, pour l'emporter avec moi dans la vie,
Fraîche des pleurs de l'aube, et touchante, et ravie,
Comme mon bien, ma joie et mon bonheur sans fiel,
Je donnerais ma part de la terre et du ciel!
Ah! que de longues nuits, seul, sous la brume et l'ombre,
Blotti, comme un coupable, à l'angle du mur sombre,
J'ai voulu soulever, de mes regards jaloux,
Le pli des blancs rideaux qui se fermaient sur vous!
C'était moi, l'homme ardent qui vous suivait sans cesse,
Le soir à l'Opéra, le matin à la messe
Comme si, pour mon cœur, même dans le saint lieu,

Votre douce présence eût complété mon Dieu !...
Bien souvent, sous le poids de mes douleurs accrues,
Dans le soleil des quais, dans la clameur des rues,
Ne cherchant, ne rêvant autre chose ici-bas
Que l'éclat de vos yeux et le bruit de vos pas,
J'ai marché, tout un jour, l'âme désespérée,
Sans avoir pu saisir votre image adorée !

AÏSSÉ.

Monsieur !...

LE CHEVALIER D'AIDIE.

Parfois aussi, — c'était un grand bonheur !
Et je fendais la foule, une main sur mon cœur,
Jetant de tous côtés un coup d'œil qui s'effare,
Comme un jaloux, comme un voleur, comme un avare,
Car j'avais un trésor que nul bien n'égala,
Car j'avais vu passer, près de moi, ce jour-là,
Dans son corsage étroit, sous son voile ou sa mante,
Mon ange, mon amour, ma beauté, ma charmante,
Secouant ses parfums comme un rosier fleuri,
Souriant — je croyais que vous m'aviez souri ?...
[Et je rentrais, dans l'ombre, avec l'espoir suprême
De vous crier un jour : « Je suis à toi... Je t'aime !... »

AÏSSÉ.

Ciel !...

LE CHEVALIER D'AIDIE.

Je t'aime, au niveau des grandes passions,
Par-dessus l'ironie et les corruptions,
D'un amour qu'on n'a plus, dans la fange où nous sommes !
Comme on aimait, du temps des femmes et des hommes,
Quand la tendresse honnête, et sans but suborneur,
Avait sa place encore à côté de l'honneur !]

AÏSSÉ.

Assez !... assez, monsieur !... Ces paroles nouvelles
Dans l'air, autour de moi, battent comme des ailes !
Oh ! vous ne parlez pas comme les autres, vous !
Ne parlez plus, monsieur !... Ces horizons si doux,
Ce bonheur entrevu... ce rêve où l'amour brille...
Ne sont pas bons souvent pour une jeune fille;
Et vous deviez songer, avant de discourir,
Qu'on peut s'y laisser prendre — et qu'on en peut mourir !

LE CHEVALIER D'AIDIE.

Oh ! ne doutez jamais !... Ne craignez rien, mon ange.

AÏSSÉ.

Pardon... la destinée est, parfois, bien étrange !
L'espoir le plus solide, en mainte occasion,
S'écroule — et... sans appui, sans consolation !...

LE CHEVALIER D'AIDIE.

Votre mère...

AÏSSÉ.

Ma mère ?... Oh ! je n'ai pas de mère !

LE CHEVALIER D'AIDIE.

Cette dame, avec vous sans cesse ?...

AÏSSÉ.

Une étrangère.

LE CHEVALIER D'AIDIE.

Pauvre enfant ! j'ai donc mis votre blessure à nu ?
Mais, votre père, au moins...

AÏSSÉ.

Je ne l'ai pas connu !...
Non !... vous ne savez pas ! — des malheurs longs à dire...
Oubliez, pour jamais, l'attrait qui vous attire;

Et laissez toute seule, en son morne abandon,
La femme sans amis, sans parents et sans nom !

LE CHEVALIER D'AIDIE.

Moi, vous laisser ?... jamais ! vous oublier ?... folie !
C'est pour l'éternité que cet amour me lie ;
Il plonge en moi, vous dis-je, avec tant de vigueur,
Qu'en le déracinant j'y laisserais mon cœur !
Ne parlons plus d'oubli — la tombe est moins amère !
Viens !... Je serai ton frère, et ton père et ta mère !
Car, pour te conquérir une place au grand jour,
J'ai ce qu'il faut de force et ce qu'il faut d'amour !

D'une voix suppliante.

Un mot de vous, pourtant !... quelque signe de tête !...

AÏSSÉ.

La pente est bien facile... aux choses qu'on souhaite !
Et ce grand trouble même, où mon cœur est jeté,
Vous a dit, avant moi, toute la vérité !

LE CHEVALIER D'AIDIE.

Parlez !... oh ! parle encor !... c'est le ciel qui s'entr'ouvre !
Les rois, le sceptre en main, sont moins hauts dans leur Louvre,
Les empereurs, mon ange, ont des destins moins doux,
Que cet homme charmé qui pleure à tes genoux !

AÏSSÉ.

Non — plus un mot ! — Partez ! — triste et joyeuse ensemble,
Sur un sol inconnu, je pose un pied qui tremble ;
Et comme une étrangère, au pays du bonheur
J'hésite à m'avancer... j'écoute au loin... j'ai peur !

Secouant la tête.

Tout cela n'est pas fait pour une infortunée
Que le malheur a prise au moment qu'elle est née,

Et qui regarde, enfin, comme un premier devoir
De vous bien avertir...

LE CHEVALIER D'AIDIE, l'interrompant avec impétuosité.

Je ne veux rien savoir !
Pourquoi saurais-je encore, au monde, quelque chose,
Quand l'aveu de ton cœur chante à ta lèvre rose !
Quand ta main, dans ma main, frémit d'un chaste émoi !
Quand ton regard limpide est descendu sur moi !
Va ! dans quelque berceau que le ciel t'ait fait naître,
Je connais, maintenant, ce qu'il fallait connaître,
Et la fatalité, dont tu crains les retours,
N'a pas de place à prendre entre nos deux amours.

AÏSSÉ.

Ne me réveillez pas, mon Dieu, si c'est un songe !
Qu'une minute encor cette erreur se prolonge,
Et que je passe ainsi, doucement, sans souffrir,
De l'espoir d'être aimée au bonheur de mourir !

LE CHEVALIER D'AIDIE.

Mourir ?. . pensons plutôt à la douceur de vivre !

Aïssé se recule précipitamment.

Tiens ! ta voix me caresse !... et ton regard m'enivre !

Il fait un pas vers elle.

AÏSSÉ.

C'est votre épouse, ami, qui se jette à vos piés !...
Gardez-la !... sauvez-la !...

Allant à lui bravement, et posant sa tête sur son épaule.

Je ne crains rien. — Voyez !

LE CHEVALIER D'AIDIE.

Grâce !...

La contemplant avec admiration.

J'étais heureux, je suis fier, à cette heure !
L'amant ne viendra plus troubler votre demeure;
L'époux respectueux, implorant votre main,
Seul, de ce toit béni connaîtra le chemin.

Avec instance.

Votre nom, cependant, pour que, ma vie entière,
Je le dise à genoux, ainsi qu'une prière !...

AÏSSÉ.

Aïssé !

LE CHEVALIER D'AIDIE.

C'est étrange... et c'est charmant aussi !...
Aïssé, mon amour ! Aïssé, mon souci !
Doux nom que le bonheur va graver dans mon âme!
Et... cette dame encor... vous l'appelez ?...

AÏSSÉ.

Madame
De Ferriol.

LE CHEVALIER D'AIDIE.

Merci ! Seul, de tous ignoré,
J'ai besoin de savoir, et je me souviendrai.

AÏSSÉ, l'interrompant.

Vous êtes riche ?

LE CHEVALIER D'AIDIE, stupéfié de la question.

Hélas ! je n'ai point ce mérite !

AÏSSÉ, vivement.

Très-pauvre, alors ?

LE CHEVALIER D'AIDIE, interdit de plus en plus.

Comment ?

AÏSSÉ.

Pauvre, enfin! parlez vite!..

LE CHEVALIER D'AIDIE, la regardant en face, avec une dignité froide.

Pauvre!

AÏSSÉ, vivement.

Il eût mieux valu me l'avouer d'abord!

LE CHEVALIER D'AIDIE, à part, désespéré.

Grand Dieu!

AÏSSÉ, avec joie,

Je tremblais tant!... et nous sommes d'accord!
Moi, je n'ai rien, monsieur; — je voulais vous le dire.

LE CHEVALIER D'AIDIE.

C'est là ce grand mystère?... O bonheur!... Je respire!...
Et béni soit le ciel qui, dans ce même jour,
Nous a donné, pour dot, la jeunesse et l'amour!
Va, c'est une richesse à n'en vouloir pas d'autres,
Quand les cœurs, mon enfant, sont faits comme les nôtres!
Adieu!

Lui tendant la main.

Ta main, ce soir...

Il baise la main d'Aïssé, puis saluant avec gravité.

Et bientôt... votre main!...
Car l'amant, je l'ai dit, ne vivra plus demain;
L'époux, contre ce drôle, a porté sa sentence!

AÏSSÉ, souriant.

Qu'il vive encore un peu!...

Le chevalier s'avance pour reprendre sa main, elle recule, et, de loin, un doigt sur sa bouche.

Pour faire pénitence!

Le chevalier la salue, et sort par la porte du fond, en lui envoyant un baiser. Aïssé reste un instant immobile, les yeux fixés sur la porte, puis, en se retournant, elle aperçoit Pont-de-Vesle, qui se dresse, comme un juge sur le seuil de droite.

SCÈNE IX.

AISSÉ, PONT-DE-VESLE.

PONT-DE-VESLE, levant gravement la main.

Je jure, devant Dieu... que j'ai tout entendu !
Je ne demande pas que l'homme soit pendu ;
Non !...

Saisissant la poignée de sa petite épée de ville.

Mais... s'il n'eût pas pris... Scipion pour modèle
Ce glaive...

Il tâche en vain de dégainer.

Il tient à moi !... c'est une arme fidèle !

AÏSSÉ, souriant malgré elle, mais avec un ton de reproche.

Oh ! je n'aurais pas cru...

PONT-DE-VESLE, l'interrompant.

Primo, dans la maison,
Je suis le frère aîné par l'âge et... la raison !
Secundo, de ce pas, pour des motifs sans nombre,
Je m'attache au galant, — je le suis comme une ombre,
Car vous remarquerez qu'en tout cet entretien,
S'il a su votre nom, vous ignorez le sien.

Aïssé baisse la tête.

Or, Dieu qui conduit tout, par cent moyens contraires,
Pour les petites sœurs inventa les grands frères ;
Et c'est un coup prévu de toute éternité
Que je sois resté seul, dans la chambre à côté,
Pestant contre moi-même, et contre la nature,
Puisqu'un bien doit sortir de ma déconfiture

Et que la Providence aux admirables lois,
Pour tomber juste à l'heure, a pris le pas chinois !

Lui prenant la main.

Confiance ! je crois qu'il est sincère et tendre ;
Mais encor faut-il voir — encor faut-il s'entendre !

Allant rapidement vers la porte du fond.

J'y vole !...

Sur le seuil de la porte.

A cette chasse on est plus déluré
Qu'à courir la simarre et le bonnet carré !

ACTE DEUXIÈME

Boudoir de madame de Tencin. — A droite table de toilette, surmontée d'une glace parée de dentelles et de mousselines. — Sur la table, fioles et pâtes, boîtes à poudre et à fards, peignes, brosses, etc. — Portes à gauche et à droite. — Porte au fond, donnant sur un salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE TENCIN, LISON, MARTINE, MAITRE GERMAIN.

MADAME DE TENCIN, à demi-couchée sur une délassante, en face de la toilette. — Lison lui lace, au dos, son corps de robe. — Martine, à genoux, lui chausse ses mules. — Elle-même tient une petite tasse; debout, près de la toilette, et derrière elle se tient le coiffeur.

L'affreuse nuit!... Lison, serrez-moi davantage!

A Martine.

Ton chocolat, Martine, est lourd comme un potage!

Lui remettant la tasse avec dégoût.

Pouah!... je veux, désormais, qu'on me fasse du thé.
A vous, maître Germain;

Maître Germain travaille sa coiffure; elle se regarde dans la glace.

mais... c'est qu'en vérité,
Je suis à faire peur, tant cette fièvre dure!

MAÎTRE GERMAIN, tout en arrangeant la perruque.

Madame a dix-huit ans, de corps et de figure!

MADAME DE TENCIN.

Dix-huit ans? taisez-vous! voilà, maître assassin,
Quarante ans que je suis madame de Tencin!
Ce n'est pas pour lancer des brocards qu'on vous paie,

Montrant les deux servantes.

Ces deux fillettes-là ne font que ma monnaie.

MAITRE GERMAIN, s'inclinant.

Moi, je tiens... pour la pièce!

MADAME DE TENCIN.

Allons, bien répondu!

Elle prend sur sa toilette une pièce d'argent et la lui donne.

MAITRE GERMAIN, s'inclinant.

Madame...

MADAME DE TENCIN, se mirant, et montrant au coiffeur un ruban de sa perruque.

Un nœud mal fait, et par trop descendu.

Avec mélancolie.

Je souffre!... on ne sait pas le profond de ma peine!

A Martine qui la farde.

Dans le blanc de la tempe, encor du bleu de veine.

Martine obéit.

Bon!...

Montrant un flacon.

Ce vinaigre-là n'est pas mon préféré!

Au coiffeur.

Maître Germain, je veux du Maille!

MAITRE GERMAIN, s'inclinant.

J'en aurai!

MADAME DE TENCIN, regardant le cartel en forme de lyre accroché au panneau.

Midi!... le petit jour!... je ne dors plus, Martine!
Je m'abattrai bientôt, tout à plat; — on s'obstine
A nier sottement des maux qu'on ne voit pas.

Au coiffeur.

Un peu d'air à présent dans les boucles d'en bas.

Dérobant sa tête aux mains du coiffeur, qui reste les bras en l'air.

Pardon!

A Lizon, regardant vers la porte du fond, à droite.

Je crois qu'on gratte? allez voir, je vous prie!

Elle se remet en position. — On entre-bâille la porte à droite.

SCÈNE II.

LES MÊMES, FONTENELLE.

FONTENELLE, du dehors.

Bèe!... le plus vieux mouton de la ménagerie!

Il entre discrètement.

MADAME DE TENCIN, échappant de nouveau au coiffeur.

Fontenelle!... approchez!... nous vous avons cru mort!

FONTENELLE, allant à elle.

Non pas, non pas, petit bonhomme vit encor!

Il lui baise la main, puis lui tendant un rouleau de papier.

Je terminais, pour vous, ce manuscrit, madame.

MADAME DE TENCIN.

Pour moi!... c'est d'un galant!...

Prenant le manuscrit, et lui donnant la main.

Touchez là. — Sur mon âme,

Très-beau !...

Lisant le titre.

Géométrie...

Cherchant à déchiffrer.

Après?

FONTENELLE.

De l'infini. —

MADAME DE TENCIN.

Oh ! oh !

SCÈNE III.

LES MÊMES, DE MAIRAN.

MADAME DE TENCIN, à Mairan, qui entre.

Venez, Mairan, venez, Dieu soit béni !
Ce travail-là, je pense, est de votre boutique ;
Car vous trempez aussi dans la mathématique,
Et c'est un fait certain que, grâce à vos écrits,
L'Aurore boréale a charmé tout Paris.
On pénètre avec vous dans le fin de la chose.

MAIRAN, lisant le titre.

Ah ! le fameux traité !... l'Académie en cause !...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MARIVAUX, BACHAUMONT, puis UN DOMESTIQUE.

MADAME DE TENCIN.

Marivaux !... Bachaumont ! mes bêtes au complet !

A Bachaumont.

Eh bien! que faisons-nous de madame Doublet?
On vous dit fabriquant à deux certains mémoires.

FONTENELLE, bas à madame de Tencin.

Elle a l'âge voulu pour signer des grimoires!

MADAME DE TENCIN. Elle donne un coup d'éventail sur les doigts de Fontenelle, et s'adressant toujours à Bachaumont.

Nous espérons pourtant qu'on aura la bonté
De nous y mettre en beau pour la postérité;
Sans quoi! — J'ai là quelqu'un,

Elle regarde Fontenelle.

Vous devez me comprendre,
Qui, dans ces temps lointains, vivra pour me défendre,
Sans compter Marivaux que ses *Jeux de l'amour*
Ont fait grand moraliste et grand peintre en un jour.

MARIVAUX, s'inclinant.

[Madame!...

MADAME DE TENCIN.

Eh! Bachaumont! vous boudez? c'est pour rire!...

Lui prenant la main.

Amis!... Vous savez tout, et vous allez nous dire,
Au lieu d'être maussade et de broyer du noir,
La nouveauté qu'on donne au théâtre ce soir!...

BACHAUMONT, cherchant.

C'est une tragédie... attendez!...

MARIVAUX.

Callisthène!...

BACHAUMONT, haussant les épaules.

Callisthène, aux Français! la déroute est certaine!...

MARIVAUX.

Vous croyez?

BACHAUMONT.

Ce Piron, qui tombe on ne sait d'où,
Pour quelques vers pointus est pris d'un orgueil fou;
Il n'a rien de l'ampleur propre à la tragédie!

FONTENELLE, à madame de Tencin.

C'est surtout un gaillard, à langue dégourdie,
Qui parle comme il pense, avec des mots tout ronds.

MADAME DE TENCIN, avec un geste de répulsion.

Fi!...

A Fontenelle, à demi-voix.

Vous l'amènerez, nous le convertirons!]

Haut, au coiffeur qui rassemble ses ustensiles.

Adieu, maître Germain!

A Martine.

Veille au bichon, Martine!

Le coiffeur et la servante sortent par la droite où est la chambre à coucher.

Lison! mon grand manteau de lit, à palatine!

Lison cherche partout, sans trouver.

Quelque part... dans l'armoire!

Fontenelle, à ce mot, s'est levé avec empressement, et fait dérouler, d'un tiroir, une longue pièce de velours.

Ah! bon Dieu! j'en mourrai.

Elle éclate de rire, et montre le velours à terre.

Savez-vous, savez-vous ce qu'il nous a tiré?
C'est le cadeau de l'an que je garde à mes hôtes,
C'est mon fameux velours à faire des culottes.
Voilà l'échantillon que ce pur galantin

Veut me plisser au dos, en robe du matin !

A Lison, qui lui attache le manteau de lit.

Merci !

A Fontenelle qui ramasse le velours tombé.

Ce manteau-là me va mieux que le vôtre !

A Lison.

Ne riez pas, Lison !

Elle se rassoit, et à Fontenelle.

Approchez, bon apôtre !

Lui montrant, sur la table de toilette, une mouche de soie découpée.

Voyez-vous cette mouche ?

FONTENELLE, regardant.

Oui !

MADAME DE TENCIN.

Prenez-la !

Fontenelle la tient au bout de ses doigts.

Très-bien !

Lui tendant une joue.

En pleine joue ! allons !

FONTENELLE, montrant l'autre joue et cherchant une seconde mouche sur la toilette.

Et sur cette autre ?

MADAME DE TENCIN.

Rien !

FONTENELLE.

Mais...

MADAME DE TENCIN.

Nous l'appellerons mouche à la Fontenelle,
Emblème d'un esprit qui ne bat que d'une aile !

FONTENELLE, lui baisant la main.

Adorable!

UN DOMESTIQUE, en grande livrée.

Il ouvre, à deux battants, la porte du fond.

Monsieur le comte de Brécourt!

MADAME DE TENCIN, aux autres, à demi-voix.

C'est l'ami de Dubois!

Le domestique sort.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE COMTE DE BRÉCOURT.

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Pardonnez!... fait-il jour?...

MADAME DE TENCIN, se soulevant à demi sur sa délassante.

Entrez, Comte, la nuit a replié ses voiles!

LE COMTE DE BRÉCOURT, après avoir baisé la main de madame de Tencin, et jetant un regard sur l'assemblée.

On pourrait s'y tromper... vu le nombre d'étoiles!

Tous saluent.

MADAME DE TENCIN, lui indiquant un siége.

Ah! vous êtes tombé dans un fier traquenard,
Vous, l'homme de la Cour, le matois, le renard!
Vous avez des secrets, dit-on, plein des sacoches;
Nous allons, sans pudeur, vous retourner les poches!

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Au secours !... au secours !

MADAME DE TENCIN.

Primo, le cardinal ?

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Ce pauvre ami, madame, est pris d'un double mal ;
Il a ses reins, d'abord — et puis, la Parabère !

MADAME DE TENCIN.

Toujours puissante, alors ?

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Toujours un vrai Cerbère,
Qu'aucun gâteau de miel ne saurait attendrir ;
Nul n'entre en paradis qu'elle ne veuille ouvrir.

MADAME DE TENCIN.

Il me semble, pourtant, qu'avec persévérance
On pourrait dénicher quelque autre reine, en France !

MAIRAN.

Sans doute !

FONTENELLE, bas, lui touchant le coude.

Chut, Mairan ! vous êtes jeune encor !

MADAME DE TENCIN.

Et le Mississipi ?

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Madame, on hurle fort.
C'est, contre le système, un vacarme à toute heure
L'habit brodé s'en tire, et la blaude y demeure.

MADAME DE TENCIN.

Eh! mon Dieu, c'est la loi des choses ici-bas.
Il faut s'en consoler!...

MARIVAUX, bas à Bachaumont.

Quand on n'en souffre pas!

LE COMTE DE BRÉCOURT.

La consolation la meilleure, madame,
C'est qu'en nous ruinant Dieu veut sauver notre âme.
Monsieur Law, pour la France, est un convertisseur.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MADAME DE FERRIOL, AISSÉ, D'ARGENTAL.

MADAME DE TENCIN, apercevant madame de Ferriol et se levant.

Ah! la bonne surprise! approchez-vous, ma sœur!...
Salut, mon beau neveu!

A Aïssé.

Bonjour, mademoiselle!

D'Argental salue Fontenelle et Marivaux. — Les deux sœurs causent vivement tout bas, assises sur le petit canapé, à gauche du spectateur. — Aïssé se tient debout, comme isolée. — D'Argental revient vite à elle et l'entraîne en causant dans le salon à côté; le Comte la regarde avec admiration.

MAIRAN, bas à Marivaux, tandis qu'Aïssé passe au bras de d'Argental.

Ce digne Ferriol avait du goût!

MARIVAUX, qui a entendu la réflexion, bas.

Est-ce elle
La fameuse Aïssé, sur qui l'on causa tant?

BACHAUMONT, s'inclinant.

Elle-même !

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Eh ! messieurs, un prodige éclatant,
Diable ! un je ne sais quoi... je ne me doutais guère...

Il va vers Aïssé et d'Argental.

BACHAUMONT, bas, à Marivaux.

L'œil au guet, Marivaux ! L'amour s'en va-t-en guerre !

FONTENELLE.

Messieurs, avant dîner, un whist aurait-il tort ?

Bas, montrant les deux sœurs qui causent.

Je crois, à parler franc, que nous les gênons fort !
Les femmes ont toujours cent choses à se dire.

SCÈNE VII.

MADAME DE TENCIN, MADAME DE FERRIOL.

MADAME DE FERRIOL.

Ainsi, rien !...

MADAME DE TENCIN.

Que veux-tu ? la faveur se retire !
Il m'a suffi longtemps d'avoir connu Dubois.
Mais c'est l'autre, aujourd'hui, qui nous donne des lois.
Point de salut, enfin, hors de la Parabère !
J'ai fait ce que j'ai pu ; cherche... vois... délibère,
Un emploi reste encore...

MADAME DE FERRIOL.

Lequel ?

MADAME DE TENCIN.

Lecteur du Roi.

MADAME DE FERRIOL.

Bon !...

MADAME DE TENCIN.

Mais dans un tel poste on case un homme à soi,
Une chambre au château !... juge ! un pied chez le prince !
Pour elle, à bien choisir, l'intérêt n'est pas mince ;
Et je ne lui fais point l'injure de penser
Que c'est un mien neveu qu'elle y voudra placer !
Dix concurrents, d'ailleurs ; tous — j'ai su les connaître —
Bien mieux que Pont-de-Vesle appuyés près du maître !
Depuis deux jours entiers je fais tâter la cour.

Haut, voyant le comte de Brécourt, tout rêveur, à l'entrée du fond à droite.

Tenez, ma sœur, parlez à monsieur de Brécourt !
Car c'est, en résumé, sur lui seul que je compte.
Il y perd son latin !

Au comte qui vient à elle.

N'est-il pas vrai, cher Comte ?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE COMTE DE BRÉCOURT.

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Mon latin ?... Vous pouvez encor mettre au bout
Mon grec, et mon français, et mon esprit, et tout !
Elle est charmante ! elle est parfaite ! elle est divine !

MADAME DE TENCIN.

Qui ?... Nous ne jouons pas aux choses qu'on devine ;
Et je vous vois bien loin de notre question.

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Moi?... j'y suis, des deux pieds, et sans distraction!
Il s'agit de l'emploi de lecteur, somme toute?

MADAME DE TENCIN.

Justement!

MADAME DE FERRIOL.

C'est cela!

LE COMTE DE BRÉCOURT.

J'y suis donc! et j'ajoute
Que je n'ai jamais vu, depuis que j'ai des yeux,
Un ensemble de femme aussi délicieux.

MADAME DE TENCIN.

C'est se moquer de nous d'une façon méchante.

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Vous m'accorderez bien que son regard enchante,
Que sa bouche est exquise avec ses blanches dents,
Qu'elle a je ne sais quoi...

Se frappant la poitrine.

De caché, là dedans,
Qui veut s'épanouir comme un bouquet de fête.

MADAME DE TENCIN.

Mais de qui parlez-vous?

LE COMTE DE BRÉCOURT.

D'une beauté complète;
D'un bel ange d'Asie, échappé du soleil.

MADAME DE FERRIOL.

D'Aïssé?

MADAME DE TENCIN.

Quel rapport?

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Madame, un mot pareil
Vous ferait bien baisser...

Montrant le salon.

Dans la ménagerie!

MADAME DE TENCIN.

Expliquez-vous, au moins!

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Non — cherchez, je vous prie;
Je dirai seulement qu'avec un tel appui,
Moi, Brécourt, je serais...

MADAME DE TENCIN.

Quoi?

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Ministre, aujourd'hui!

Les deux sœurs le regardent.

Moi, dis-je!... et Pont-de-Vesle! et madame, et vous-même!...

Bas.

Mais songez donc un peu : cette jeunesse extrême,
Cette grâce mêlée à cette étrangeté,
Cette saveur d'un fruit dont on n'a pas goûté,
Les provocations, les chastes résistances,
Tous les hasards heureux éclos des circonstances,
Que sais-je?... On ne voit pas, madame, on ne voit pas
Jusqu'où l'on peut monter en marchant de ce pas!...
[Dubois sera pour nous un compagnon fidèle,
Le succès nous attend — j'en réponds!...

Montrant le salon où est Aïssé.

Auprès d'elle,
La pauvre Parabère, avec tous ses attraits,
N'est qu'une vieille estampe à mettre aux cabarets!]

MADAME DE TENCIN.

Fi! l'horreur!... je comprends! allez vous cacher vite!

LE COMTE DE BRÉCOURT.

J'y cours!... j'y cours!... j'y cours!

SCÈNE IX.

MADAME DE TENCIN, MADAME DE FERRIOL.

MADAME DE TENCIN.

Cette pauvre petite,
Sans but, sans avenir... quel sort inespéré!
Quel brusque changement dans sa vie opéré,
Quel horizon, ma sœur, pour une simple esclave,
Dont le passé douteux a besoin qu'on le lave.
Et comme elle serait la première, bon Dieu,
A nous remercier d'avoir conduit son jeu!

Rêvant.

On se montrait moins prude au temps de nos aïeules!

MADAME DE FERRIOL.

Mais... je ne comprends pas...

MADAME DE TENCIN, regardant autour d'elle.

Pourquoi?... Nous sommes seules!

Lui saisissant le bras.

Le pouvoir!... le pouvoir!

Lui montrant le salon qui s'emplit peu à peu de nouveaux visiteurs.

Tiens! cette garnison
De beaux esprits fameux dont j'emplis ma maison
C'est un appât tendu pour attirer ma proie!
J'ai soif de dominer! que m'importe la voie?

La grandeur du projet excuse les moyens!

Voyant Aïssé qui arrive avec d'Argental.

Les voilà! plus un mot! de la prudence! viens!
Il faut y réfléchir.

MADAME DE FERRIOL.

Que Pont-de-Vesle ignore...
Que d'Argental, surtout!...

MADAME DE TENCIN, l'entraînant.

Sois tranquille!

Elles se rendent au salon du fond, au milieu des invités; d'Argental entre, avec Aïssé.

SCÈNE X.

AISSÉ, D'ARGENTAL.

AÏSSÉ, continuant une causerie :

J'adore
Ce Marivaux si fin, ce Mairan si profond,
Ce Fontenelle, aussi, dont la verve confond,
Si chaleureux, malgré sa froideur apparente,
Plus jeune à soixante ans que nos roués à trente!

Montrant le salon du fond.

Génie, esprit, raison — la France, la voilà!...

D'ARGENTAL.

Quelle éclipse, pourtant, si Voltaire était là!

AÏSSÉ, souriant.

Toujours!...

Tout à coup, à part, apercevant le chevalier d'Aidie, qui entre avec Pont-de-Vesle, par la porte de gauche.

Ciel!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, PONT-DE-VESLE,
LE CHEVALIER D'AIDIE.

PONT-DE-VESLE, à d'Argental, tandis que de son côté le chevalier reste stupéfait.

Quoi!... personne?

D'ARGENTAL, montrant le salon du fond.

Ici près, je suppose...

PONT-DE-VESLE.

Ah!

A part.

Parfait.

Bas au chevalier.

Je reviens!

A d'Argental, tirant un papier de sa poche :

Billet en vile prose...
D'un certain Arouet...

D'ARGENTAL, vivement.

Montre-le-moi, d'abord!...

Il prend la lettre et va rejoindre les invités.

PONT-DE-VESLE, à l'oreille du chevalier :

Je vous en débarrasse. A l'œuvre!... est-ce assez fort?
Je devais vous surprendre, et je tiens ma parole.

SCÈNE XII.

AISSÉ, LE CHEVALIER D'AIDIE, puis
LE COMTE DE BRÉCOURT, écoutant.

AÏSSÉ.

Vous, l'épée au côté!...

LE CHEVALIER D'AIDIE.

Vous dans ce lieu frivole!...

AÏSSÉ.

Je ne sais qui des deux, en cet événement,
A le plus de surprise!...

LE CHEVALIER.

Ou le plus de tourment!

AÏSSÉ.

Ah! je connais ma peur, sans deviner la vôtre!

LE CHEVALIER.

C'est qu'à vous voir ainsi je vous prends pour une autre!
[C'est que la douce enfant dont j'ai gardé les traits
Était timide et pauvre; et, du moins, j'espérais,
A contempler, ravi, ses yeux purs comme une onde,
Qu'elle ne savait rien des tumultes du monde.]

AÏSSÉ.

Moi, j'avais cru, là-bas, quand vous êtes venu
Grave, respectueux, suppliant, inconnu,
Sans cet habit brodé, monsieur, sans cette épée,
Que vous n'étiez pas noble; — et vous m'avez trompée!

LE CHEVALIER.

Jugez-vous ma richesse au galon d'un pourpoint?
Ai-je menti, disant qu'on ne me connaît point !

AÏSSÉ.

Votre présence ici?

LE CHEVALIER.

J'ignore tout; je rêve;
J'ai suivi... malgré moi... sans repos et sans trêve...
Car celui qui m'entraîne a, je ne sais comment,
Votre nom sur la lèvre, ainsi qu'un talisman.
Cet homme, l'autre soir, m'accoste dans la rue,
Comme un ancien ami qu'on a perdu de vue,
S'excuse, doute encor, me demande mon nom.
D'où sait-il notre amour?... par quel secret chaînon
Ce confident nouveau tient-il à cette affaire?
Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez sans frère?
Qui donc?...

AÏSSÉ.

Quelqu'un, monsieur, que je respecte fort,
L'aîné de la famille où me jeta le sort,
Monsieur de Pont-de-Vesle, en qui j'ai confiance.

LE CHEVALIER D'AIDIE.

Il a donc deviné mon visage?

AÏSSÉ.

Je pense
Qu'il vous a vu sortir.

LE CHEVALIER.

C'est le soir, en effet,
En vous quittant; pardon... je m'explique le fait.

Mais vous que je croyais à ce luxe étrangère,
Vous...

AÏSSÉ.

Nous sommes, monsieur, chez la sœur de sa mère.
Cet éclaircissement vous suffit pour savoir
Comment, dans cet hôtel, vous avez pu me voir.
[Il est bon de douter parfois des apparences,
Et d'établir, enfin, certaines différences
Entre nos goûts secrets, dans l'ombre caressés
Et l'obligation des usages forcés.]
Or, chacun de nous deux ayant réglé son compte,
Plus un mot du passé! Marquis, comte ou vicomte,
Prince, duc ou baron — selon votre plaisir —
J'ai pour vous dire adieu, vingt titres à choisir.
Je n'en avais pas un pour vous aimer!

LE CHEVALIER.

Cher ange!...

AÏSSÉ.

Quelle fin rêvez-vous à ce début étrange?
Vous avez les ressorts d'un cœur entreprenant.
A quoi bon?... j'étais folle, et j'y vois maintenant!

LE CHEVALIER.

Non! vous n'y voyez pas, vous qui doutez encore
Du pauvre fiancé que son amour dévore,
Et pour qui tout soupçon est un coup de poignard!
Des motifs sérieux, — que je dirai plus tard, —
A ce déguisement me poussaient par prudence.
Mais du secret forcé conclure à l'impudence,
Mais faire de celui qui vit pour vous aimer
Je ne sais quoi d'infâme et qu'on ne peut nommer,

Ah! vous passez vos droits! c'est une perfidie
Dont on n'accuse pas le chevalier d'Aidie.
Et, dans cette aventure où l'avenir est pris,
J'avais su tout prévoir, excepté vos mépris.

AÏSSÉ.

Convenez qu'en trois jours cette métamorphose
Peut effrayer un cœur qui ne sait pas la cause;
Et qu'on ne passe point, sans un déchirement,
De tant de certitude à tant d'ébranlement.

LE CHEVALIER.

Ah! vos yeux désarmés ont perdu leur colère!
Votre voix s'attendrit! votre beau front s'éclaire!
Et sortant par degrés de mon triste abandon,
Je sens, sur mon erreur, descendre le pardon.
C'est de votre côté qu'est la mésalliance!
Grâce!... Après tant d'angoisse, un peu de confiance!
Dites que ma douleur obtient quelque crédit,
Dites... que vous m'aimez!

AÏSSÉ, à demi-voix.

Je croyais l'avoir dit!

Le chevalier lui baise la main. — Le comte de Brécourt, arrêté depuis un instant à la porte du salon, se découvre un peu.

LE COMTE DE BRÉCOURT, à part.

Diantre! on ne perd pas trop son temps quand on écoute!

Il disparaît au fond.

AÏSSÉ, retirant sa main, et regardant à gauche.

Quelqu'un!...

LE CHEVALIER, montrant l'entrée de gauche.

Ici?

AÏSSÉ, désignant le fond.

Non, là! ces deux dames, sans doute...

Allant vite au salon.

J'avertis Pont-de-Vesle!

Elle salue madame de Tencin en passant près d'elle.

SCÈNE XIII.

LE CHEVALIER D'AIDIE, MADAME DE FERRIOL
MADAME DE TENCIN.

MADAME DE TENCIN, en toilette de dîner. — A part, regardant le chevalier qui salue profondément, mais avec un certain embarras.

Un visage nouveau!...

Bas à sa sœur :

Tu le connais?

Signe négatif de madame de Ferriol.

J'ai beau me creuser le cerveau...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, PONT-DE-VESLE.

PONT-DE-VESLE, accourant :

Pardon! ne parlez pas! attendez, je vous prie,
Qu'on le présente avec méthode et symétrie :

Prenant la main du chevalier, et le présentant à madame de Tencin :

Ma tante, un digne ami, de toutes les façons!

Bas à madame de Tencin en allant à sa mère.

Voilà trois jours déjà que nous nous connaissons.

Présentant le chevalier à madame de Ferriol :

Ma mère, un chevalier de la plus vieille roche

Sans peur, comme moi-même, et de plus sans reproche!

D'un air contrit :

J'ai de ce côté-là moins de quartiers que lui!

Bas à sa tante, tandis que le chevalier et madame de Ferriol se saluent

Ce mortel étonnant voit le monde aujourd'hui
Pour la première fois, peut-être?... un phénomène!...
Il croit à tout, ma tante, à la morale humaine,
A l'amour, au devoir, à l'abnégation!...

MADAME DE TENCIN, à madame de Ferriol.

Encore un que j'ajoute à ma collection!

Haut au chevalier.

Soyez le bienvenu, dans cet humble ermitage.

Le chevalier s'incline et fait une fausse sortie, au bras de Pont-de-Vesle

PONT-DE-VESLE, se frappant la tête, et revenant seul; le chevalier est resté un peu plus haut, vers le fond.

Bon!... quel oiseau je fais avec mon caquetage!
La présentation cloche, du meilleur pié.

Montrant le chevalier :

Je ne vois guère, ici, que son nom d'oublié.

Le présentant.

Mon grand ami de cœur, le chevalier d'Aidie!

Le chevalier s'en va dans le salon du fond, croyant être suivi de Pont-de-Vesle, qui est retenu par sa mère, au moment où il se dispose à sortir aussi.

SCÈNE XV.

MADAME DE TENCIN, MADAME DE FERRIOL, PONT-DE-VESLE, puis AISSÉ.

MADAME DE TENCIN.

Peut-on savoir le mot de cette comédie?

PONT-DE-VESLE.

Plus tard !...

MADAME DE FERRIOL.

Nous direz-vous, monsieur, pour en finir,
Quelle sottise encor germe dans l'avenir ?

PONT-DE-VESLE.

Patience !...

MADAME DE FERRIOL.

Il m'en faut beaucoup, je vous assure !

PONT-DE-VESLE.

Les résultats prochains donneront ma mesure.
On verra si je suis sérieux maintenant.

MADAME DE FERRIOL.

La rareté du fait le rendra surprenant.
Le passé, par malheur, empêche qu'on s'y fie.

PONT-DE-VESLE.

Soit; j'attendrai mon jour avec philosophie;
On ne saura mon prix que quand je serai mort !

MADAME DE TENCIN.

Ce compagnon, enfin ?

PONT-DE-VESLE.

Ce chevalier !

MADAME DE TENCIN.

D'accord !...
Vous avez des raisons pour l'amener, je pense ?

PONT-DE-VESLE.

Si j'en ai ! Suivez-moi ;

Lui montrant de loin le chevalier, qui passe en causant avec Aïssé :

Voilà qui me dispense
D'un informé plus ample — et d'un plus long discours.

Mesdames de Tencin et de Ferriol le regardent.

L'avenir d'Aïssé nous tourmentait toujours.
Survient un amoureux...

Faisant le geste de bénir.

Je les unis ensemble !

Les deux dames sont stupéfaites.

Oui, moi !...

Croisant ses bras.

J'ai fait cela, — tout seul ! que vous en semble ?

MADAME DE FERRIOL.

Le malheureux !

PONT-DE-VESLE.

Plaît-il ?

MADAME DE TENCIN.

Le maladroit !

PONT-DE-VESLE, allant à elle.

Comment ?

MADAME DE TENCIN.

Qui vous avait chargé de ce beau dénoûment ?

MADAME DE FERRIOL.

De quoi vous mêlez-vous. sans consulter le monde ?

PONT-DE-VESLE, à sa mère.

Je vous dis que tout marche, — et que tout me seconde !

A sa tante.

Et que l'époux, ma tante, est souple comme un jonc !

MADAME DE TENCIN.

Mais on n'épouse pas Aïssé!

PONT-DE-VESLE.

Pourquoi donc?

MADAME DE TENCIN.

Son origine!

PONT-DE-VESLE.

Eh bien?...

MADAME DE TENCIN.

Tout ce qu'on a dit d'elle!

PONT-DE-VESLE.

Ni devant d'Argental, ni devant Pont-de-Vesle!

MADAME DE FERRIOL.

Ce jeune homme s'amuse!... et nous devons prévoir...

MADAME DE TENCIN, à Pont-de-Vesle.

Il est riche?

PONT-DE-VESLE.

Il possède un médiocre avoir;
Assez pour deux...

MADAME DE TENCIN.

Alors, il a perdu la tête!

PONT-DE-VESLE.

Non pas!

MADAME DE FERRIOL.

C'est évident!

PONT-DE-VESLE, à sa mère.

Mais quand je vous répète
Que Dieu ne l'a point fait comme un autre mortel!

Qu'il préfère à la cour l'ombre de son castel !

A madame de Tencin.

Que, malgré ses aïeux, noblesse militaire,
Il a mis sous ses pieds les choses de la terre !

A sa mère.

Qu'il échappe aux poisons de ce siècle fiévreux !

A sa tante.

Qu'il serait moine, enfin, s'il n'était amoureux !

MADAME DE FERRIOL.

Chansons que tout cela ! Moi, mère de famille,
Dans le simple intérêt de cette pauvre fille,
Il faut que de ses yeux j'écarte le bandeau.

PONT-DE-VESLE.

Mais vous la regardiez comme un pesant fardeau !
Mais on vous eût rendu service à vous entendre,
En vous débarrassant de cet objet si tendre.

MADAME DE FERRIOL.

Taisez-vous !

PONT-DE-VESLE, au public, en se retirant, avec une longue révérence

Si je suis bizarre à l'avenir,
On conviendra, du moins, que j'ai de qui tenir !

AÏSSÉ, accourant vers lui, à la porte du salon

Eh bien ? qu'a-t-elle dit ?

PONT-DE-VESLE.

Interrogez vous-même !

AÏSSÉ.

Je n'ose...

SCÈNE XVI.

MADAME DE FERRIOL, MADAME DE TENCIN, AISSÉ.

MADAME DE FERRIOL, *faisant signe à Aïssé.*

Approchez donc!

Aïssé va à elle.

Ma surprise est extrême!
Les soins qu'on vous donna dès les commencements
Vous obligeaient peut-être à des ménagements.
Et j'attendais de vous, comme reconnaissance,
Sinon plus de franchise, au moins plus de décence.

AÏSSÉ.

Je ne vois pas, madame, en quoi j'ai pu manquer...

MADAME DE FERRIOL.

Tant pis pour vous, alors, s'il faut vous expliquer
Nos motifs sérieux de vous chercher querelle,
Et si votre action vous semble naturelle
Au point de nous répondre avec ce calme-là!

AÏSSÉ.

Si jamais, de ma part, quelque mot vous frôla,
Si quelque fait m'accuse, ou quelque inobservance,
A vos sévérités je me soumets d'avance,
Bien que, sur mon honneur, madame, et devant Dieu,
Je ne connaisse rien qui puisse y donner lieu.

MADAME DE FERRIOL.

Tout à l'heure... en plein monde...

Montrant le salon du fond.

Ici!... sans peur de blâme,
Vous parliez... à quelqu'un!...

AÏSSÉ.

Et pourquoi pas, madame?

MADAME DE FERRIOL.

Et pourquoi pas!...

A madame de Tencin.

Ma sœur, entendez-vous cela?...
Vraiment, on en rougit!... Tout l'Orient est là!...

Accentuant chaque syllabe.

Et-pour-quoi-pas!...

MADAME DE TENCIN, à Aïssé.

La chose est, pour nous, un problème!
Quelle excuse avez-vous? quelle raison?

AÏSSÉ.

Je l'aime!

MADAME DE FERRIOL.

Vous? mais c'est d'un cynisme!...

A madame de Tencin.

Allons, de mieux en mieux!
Voilà pourtant le fruit des préceptes pieux!
Une jeune personne... avec un tel langage!

AÏSSÉ.

Je n'ai point à cacher l'amour où je m'engage.
Rien ne me fait, ici, rougir de mon bonheur.
Celui que j'aime a tant de loyauté, d'honneur,
Que, sans porter ombrage à la pudeur chrétienne,
Je peux, entre ses mains, abandonner la mienne.
Cette main... c'est de vous qu'il pense l'obtenir,
De vous seule, avant tout!

MADAME DE FERRIOL.

Ah! je vous vois venir!
Un mariage, alors?... Quelle plaisanterie!

AÏSSÉ.

De quoi peut-il s'agir, madame, je vous prie?

MADAME DE TENCIN.

Mais votre pauvreté, ma chère!...

AÏSSÉ.

Il la connaît.

MADAME DE FERRIOL.

Votre naissance, enfin — s'il faut vous parler net!

AÏSSÉ.

Sans mettre un prix trop fort à ce qui vient des autres,
La mienne est un mystère et peut valoir les vôtres,
Et si de grands malheurs sont venus me toucher,
Je sais qu'il n'est pas homme à me les reprocher.

MADAME DE TENCIN.

Mais savez-vous aussi sa fortune en souffrance?

AÏSSÉ.

Il me l'a dit, du moins; — et c'est mon espérance.

MADAME DE TENCIN.

Comment?

AÏSSÉ.

Trop de richesse eût effrayé mon cœur.
Je n'ai jamais rêvé d'autre obstacle!...

MADAME DE TENCIN.

Ma sœur,
Elle a donc lu, chez vous, des romans par centaines,
Qu'elle prend des fagots pour des choses certaines,

Et qu'elle s'imagine, au gré de ses penchants,
Pouvoir mener à deux la pastorale aux champs,
Parmi de blancs moutons qu'on frise et qu'on pomponne.

A Aïssé.

Vous êtes dans un songe; — éveillez-vous, ma bonne!
Le siècle où nous vivons s'est beaucoup réformé.

AÏSSÉ.

Mon Dieu, je ne sais pas si vous avez aimé,

Appuyant la main sur son cœur.

Mais je sens là qu'il faut si peu, quand on s'adore!

MADAME DE TENCIN, à sa sœur.

Je ne la croyais point aussi naïve encore!

Se tournant vers Aïssé.

Voyons, ma pauvre enfant, cette folie, hélas!
Ce caprice d'un homme...

Geste d'Aïssé.

Oh! ne vous fâchez pas
Cet amour qu'a pour vous le chevalier d'Aidie,
Pensez-vous que le temps jamais n'y remédie?
N'avez-vous nul souci de ce fatal moment,
Où, sorti tout à coup de son égarement,
Très-sincère et très-beau! — cela, je vous l'accorde —
Il se verra lié, comme avec une corde,
Sans foi, sans avenir, seul à votre côté,
Pris dans le mariage et dans la pauvreté,
L'enthousiasme mort, l'âme enfin détrompée,
Et la rouille à sa gloire autant qu'à son épée
Car c'est un gentilhomme, et du sang le plus pur;
Ce fou de Pont-de-Vesle en est tout à fait sûr
Il peut vous l'établir d'une façon notoire.

AÏSSÉ.

Hélas! quand je l'aimai j'ignorais cette histoire!

MADAME DE TENCIN.

[Sans doute; et maintenant que vous la connaissez,
Maintenant que cet homme, en ses vœux insensés,
Ému d'un sein qui tremble ou d'un regard qui brille,
Fait litière, à vos pieds, du nom de sa famille,]
Allez-vous profiter de l'ivresse d'un fou?
Pensez-vous qu'un tel fait vous rehausse beaucoup?
Est-ce un conte pour rire? Est-ce une bergerie?

MADAME DE FERRIOL, à sa sœur.

Ne vous fatiguez plus! laissez-la je vous prie!
Elle cache, en son cœur, un égoïsme inné,
Que quatorze ans d'efforts n'ont pas déraciné.
Peut-être que cela tient... à son origine,
Sans parler d'un orgueil que nul ne s'imagine,
Et qui...

MADAME DE TENCIN.

Pas de colère, allons, ma bonne sœur!
On peut dire la chose avec plus de douceur.
Dans votre affection vous vous sentez blessée?
Je le comprends, mon Dieu! c'est aussi ma pensée.
Il ne faut pas, non plus, s'exagérer les faits;
Aïssé ne voit pas la cause et les effets.
Convenez-en, ma sœur, c'est un peu de son âge!

A Aïssé.

Pour moi, qui joue encore un certain personnage,
Et que plus d'un auteur consulte à tout moment,

Sur un point de morale, ou bien de sentiment,
Je crois, sans hésiter, que l'amour véritable,
Le seul grand — le seul pur — et le seul respectable,
Quel que soit le degré de notre passion,
Gît dans le sacrifice et l'abnégation,
Qu'on doit aimer pour l'autre... et non pas pour soi-même,
Que la douleur qu'on a vous fait un diadème,
Et que la gloire, enfin, d'un tel renoncement
Au-dessus du bonheur brille éternellement!

Aïssé verse des larmes.

MADAME DE FERRIOL.

Ah! si vous lui portiez, en dot, une fortune,
Si vos mains l'arrachaient à la gêne importune,
Et que votre arrivée au seuil de sa maison
Fût un éclat nouveau jeté sur son blason...
Aïssé, croyez-moi, je serais la première
A vous guider, demain, vers sa gentilhommière.
Mais je ne voudrais pas que sa famille, un jour,
Vînt à nous accuser, comme d'un lâche tour,
D'avoir, pour ainsi dire, attrapé dans un piége
Un pauvre chevalier dont nous faisons le siége,
Immolant, dans un but sans doute intéressé,
Tout l'avenir d'un homme avec tout son passé.

MADAME DE TENCIN.

Et ma position serait d'autant plus gauche,
Que c'est ici, chez moi, que cet amour s'ébauche.
Entre nobles, ma chère, à l'unanimité,
On se tient par principe et solidarité,
C'est la loi : ce qui touche Oreste atteint Pylade.
Quand un membre est lésé, tout le corps est malade.

AÏSSÉ.

Mais moi, je viens d'ailleurs! moi, je ne connais pas
Les obligations qui règlent vos états,
Ni les fatalités que l'on prend pour des fautes!
J'ai mon cœur au niveau des races les plus hautes,
Et quels que soient les noms qu'on signe tour à tour,
Ces différences-là s'effacent dans l'amour.
Pitié!... laissez-le-moi! j'avais cette espérance
Que l'esclave était morte en arrivant en France,
Et qu'on me permettrait — à défaut d'autre bien —
Ma pauvre affection...

A madame de Ferriol.

qui ne vous coûte rien!

MADAME DE TENCIN.

Du calme, mon enfant!

AÏSSÉ.

Oh! j'en voudrais, madame!
Et que ce fût un calme à m'engourdir dans l'âme,
Un de ces calmes lourds d'où notre esprit ne sort
Que par deux noirs chemins, la folie ou la mort.

MADAME DE TENCIN.

Vous en oubliez un — moins semé de vertige,
Plus facile et plus doux : l'oubli!

AÏSSÉ.

Jamais, vous dis-je!

MADAME DE TENCIN.

Ah! ma pauvre Aïssé, qui peut dire : jamais!
L'homme n'est pas robuste assez, je vous promets,
Pour porter sa douleur aussi loin qu'on le pense.
C'est là qu'est sa faiblesse et qu'est sa récompense.

MADAME DE FERRIOL.

Vous y réfléchirez — demain. —

MADAME DE TENCIN.

Pas aujourd'hui !
Sauvez-le du néant — faites cela... pour lui !
Un pareil mot ne peut blesser votre tendresse,
C'est à lui, vous voyez, à lui qu'on s'intéresse.

AÏSSÉ.

Mon Dieu !...

MADAME DE TENCIN.

Si vous l'aimez, si vous voulez encore
Le voir, pour les combats du monde, ardent et fort,
Songez qu'on doit briser la chaîne qui vous lie,
Et que, pour être heureux, il faut qu'il vous oublie.

AÏSSÉ.

Lui?... vous n'y pensez pas!... dans un péril pressant,
Demandez-moi, pour lui, tous les flots de mon sang,
Mais ne me parlez pas de cette horrible histoire;
Que je puisse, un seul jour, tomber de sa mémoire;
Et qu'à ce dessein-là je prête encor la main...
C'est monstrueux, madame, et ce n'est pas humain!

MADAME DE TENCIN.

L'excès de ma demande, en tout état de cause,
Montre à quels fiers sommets mon estime vous pose.
Oui — je veux plus!... Je veux qu'il se dise trompé.

AÏSSÉ.

Trompé?

MADAME DE TENCIN.

Qu'il cherche, en vain, ce qui l'avait frappé;

Que vous aidiez, vous-même, à cette erreur profonde,
Que sais-je, moi?... courant les fêtes et le monde.
Et que du pur honneur il suive les décrets
Sans hésitation... comme aussi... sans regrets!...

AÏSSÉ.

Mon Dieu!

MADAME DE TENCIN.

Vous vous direz, voyant ce grand courage :
« Je triomphe avec lui!... cet homme est mon ouvrage!...
« Sans moi, sans mon martyre, il n'eût jamais été! »

Lui prenant la main.

Allons, mon ange, allons, un peu de fermeté!

Appuyant.

Pour lui!

Regardant l'heure au cartel.

Mais le temps marche; et, sans être coquette,
Je ne puis, au dîner, me montrer ainsi faite.

Essuyant elle-même les yeux rouges d'Aïssé.

Un peu d'eau sur ces yeux; — on n'y verra plus rien!...

Elle entraîne doucement Aïssé par la porte de droite; madame de Ferriol les suit.

SCÈNE XVII.

LE CHEVALIER D'AIDIE, LE COMTE DE BRÉCOURT.

Ils arrivent par le fond, causant avec animation.

LE CHEVALIER.

Vous le jurez, monsieur!

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Je le jure très-bien.

LE CHEVALIER.

Elle était, dites-vous, sa maîtresse authentique?

LE COMTE DE BRÉCOURT.

A moins que tout Paris n'ait la mémoire étique,
Chacun peut vous chanter, en la-mi-fa-ré-sol.
L'amour peu clandestin de ce bon Ferriol!

LE CHEVALIER.

Ah! tout Paris, monsieur, permettez, c'est bien vague!
Vous savez cependant que la foule extravague,
Et qu'il suffit d'un sot pour lui donner le ton.
Ce vieillard s'est vanté!... comment suppose-t-on?...
Le fat!...

LE COMTE DE BRÉCOURT.

C'était son droit...

Le chevalier le regarde.

Il avait d'aventure
Acheté, mille écus, la jeune créature.

Le chevalier l'écoute, haletant.

En Orient, monsieur, cela se voit encor.
Ces Turcs sont étonnants!...

LE CHEVALIER.

Esclave?...

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Tout d'abord,
J'ai balancé, monsieur, n'osant, à la légère,
Vous arracher du cœur une illusion chère.
Et n'ayant ici-bas, ma parole d'honneur,
Aucune mission d'être votre sauveur.
En vous parlant ainsi, lorsque je peux me taire,
Je répare, envers vous, un tort involontaire.

Il s'incline.

LE CHEVALIER.

Vous?...

LE COMTE DE BRÉCOURT, montrant la portière du fond.

Moi! Là, tout à l'heure, invisible à vos yeux,
Par l'effet du hasard — sans motif curieux —
J'ai surpris, en passant, malgré moi, confus presque...
Votre sincérité toute chevaleresque...

Mouvement du chevalier.

Et cette explosion de nobles sentiments
Qui tout près des héros fait monter les amants!

LE CHEVALIER, à part.

Esclave!...

Haut.

Et Ferriol?...

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Mort!

LE CHEVALIER.

Et depuis l'époque?...

LE COMTE DE BRÉCOURT.

La donzelle, depuis, joue un rôle équivoque...

LE CHEVALIER.

La preuve, au nom du ciel!

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Sans fortune et sans nom,
Belle, oh! très-belle encor, vous ne direz pas non,
Peut-on croire un moment qu'elle n'ait pas en tête
Des projets d'avenir, et des plans de conquête!

LE CHEVALIER.

Jamais!... quant à cela, je ne le croirai point,
Sachant tout son mépris pour le monde.

LE COMTE DE BRÉCOURT.

A ce point
Que vous la trouvez là qui rôde et se faufile
Dans le plus fort salon de toute cette ville.

LE CHEVALIER.

Assez! j'ai son excuse! et je sais quel lien...

LE COMTE DE BRÉCOURT.

D'accord! fermez les yeux; vous ne verrez plus rien!

LE CHEVALIER, à part.

Cet homme me déplaît, cet homme a trop de zèle!

Haut.

N'est-elle pas, ici, monsieur, comme chez elle?

LE COMTE DE BRÉCOURT.

En famille, monsieur, si vous le désirez!

LE CHEVALIER, à part.

Bah!... sans doute, un de ceux qu'elle a désespérés.

LE COMTE DE BRÉCOURT.

On la rencontre un peu partout; je vous le jure!
Ce salon n'est pas, seul, orné de sa figure;
Et j'offre à parier, avec vous, gros d'argent,
Qu'on la verra... que sais-je? aux fêtes du Régent!

LE CHEVALIER.

Elle!...

LE COMTE DE BRÉCOURT. Il se frappe la tête.

J'ai, là dedans, des raisons pour y croire!
Madame de Tencin — si j'ai bonne mémoire —
Veut, dès le premier bal, la produire au grand jour.
Parbleu!... si, comme nous, vous alliez à la cour,
Sans vous donner, je pense, une fatigue extrême,
Vous pourriez constater la chose par vous-même.

LE CHEVALIER, à part.

Oh! lui parler encor, la voir un seul instant.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, MADAME DE TENCIN, MADAME DE FERRIOL, AISSÉ, sortant de la porte à droite.

LE COMTE DE BRÉCOURT se précipite de leur côté; puis, montrant l'heure au cartel.

Le dîner sera froid!

Il offre son bras à madame de Tencin.

MADAME DE TENCIN, appelant.

Ma sœur, on nous attend!...

Madame de Ferriol paraît, suivie d'Aïssé; mouvement d'Aïssé et du chevalier qui recule.

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Bas à madame de Tencin, en lui désignant Aïssé.

Quand la présentons-nous?

MADAME DE TENCIN.

Quand vous voudrez.

LE COMTE DE BRÉCOURT, voulant faire passer devant madame de Ferriol qui s'y refuse.

Madame!...

Il entre au salon, donnant le bras à madame de Tencin, entre deux rangs d'invités, qui s'inclinent. Madame de Ferriol fait signe à Aïssé et sort du boudoir, se croyant suivie de la jeune fille, qui, effectivement, a fait un pas vers le fond.

SCÈNE XIX.

AISSÉ, LE CHEVALIER D'AIDIE.

LE CHEVALIER.

Il s'avance vers Aïssé, et l'arrête, en lui montrant de loin le comte de Brécourt avec madame de Tencin.

Cet homme qui s'éloigne, au bras de cette femme,
Et qui laisse, en partant, mon cœur anéanti,
Cet homme qui mourra demain — s'il a menti!
Tant ma vengeance aura d'épouvantables causes,
Tout à l'heure... parlant de vous... entre autres choses
Que jusqu'au châtiment je me rappellerai,
M'a dit que vous étiez... esclave!...

AÏSSÉ, les yeux baissés, après une lutte effrayante, mais d'une voix ferme.

Il a dit vrai!

Elle sort précipitamment. — Le chevalier la suit longtemps des yeux, comme cloué à sa place.

ACTE TROISIÈME

Au Palais-Royal. — Chez le Régent. — Un grand salon sur le devant de la scène. — Portes à droite et à gauche, donnant sur d'autres appartements. — Porte au fond laissant voir une galerie splendidement éclairée.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE DE BRÉCOURT, seul assis à gauche.

Son Altesse, ce soir, tarde bien à paraître.
Déjà le monde afflue; il serait bon peut-être
De la catéchiser encor, auparavant.
Les princes ont des cœurs qui tournent à tout vent;
En comptant trop sur eux, maintes fois on se leurre.
Tout marche, néanmoins, jamais chance meilleure :
La Parabère au lit, lorsque nul n'y songeait,
Laisse tout le champ libre à mon petit projet.
J'ai fait honnêtement prendre de ses nouvelles.
Aïssé, Dieu me damne, est belle entre les belles!
Rien à craindre, — et pourtant j'ai lieu de trembler fort
Quand l'heure va sonner, qui doit fixer mon sort.
Le succès de mes vœux, c'est la toute-puissance;
C'est, sous mon pied, la Cour; c'est, dans ma main, la France;
L'échec, c'est la ruine!

Se levant.

Au diable!... j'ai noté

Plus d'un qui s'est perdu pour avoir hésité.
Seulement, l'œil au guet! et pas d'étourderies!
Cette fillette étrange, avec ses rêveries,
Ses accès d'amour pur, de bonheur clandestin,
Peut, sans nous dire adieu, tout quitter, un matin,
Pour quelque Céladon d'aussi mince importance
Que celui dont j'ai su mettre l'ombre à distance.

Regardant vers la gauche.

Mais on vient; — du courage et des habiletés!...

SCÈNE II.

LE COMTE DE BRÉCOURT, LE RÉGENT.

Deux pages ont ouvert la porte de gauche, qui donne dans les appartements du Régent.

LE RÉGENT.

C'est toi, Brécourt?... personne encore?

LE COMTE DE BRÉCOURT, s'inclinant.

Permettez...

Montrant le fond.

Dans les premiers salons, il est à peine l'heure.

LE RÉGENT, avec impatience.

Mais le temps boite, alors?

LE COMTE DE BRÉCOURT, à part.

J'ai besoin qu'il demeure!...

LE RÉGENT.

Et tu crois que, ce soir, elle vient à la Cour?

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Qui donc?

LE RÉGENT.

L'enfant... Comment l'appelles-tu, Brécourt?

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Quelle enfant?

LE RÉGENT.

Jour de Dieu! Mons Brécourt aime à rire!.

LE COMTE DE BRÉCOURT.

C'est peut-être Aïssé que Monseigneur veut dire?

LE RÉGENT.

A moins que ce ne soit la reine de Saba!

LE COMTE DE BRÉCOURT, s'inclinant.

La reine en question sur un moins grand tomba.

Vivement.

Quant à cette Aïssé...

LE RÉGENT.

Dont tu me dois la vue!...

LE COMTE DE BRÉCOURT.

J'y compte!

LE RÉGENT.

Parle donc.

Gaiement.

La cause est entendue!

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Pardon... si j'ai manqué de mémoire à ce point,
C'est la faute aux soucis qui ne me lâchent point.

LE RÉGENT.

Toi?...

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Le Mississipi...

LE RÉGENT.

Comment?

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Tout le système!...

LE RÉGENT.

As-tu fait ce beau coup de t'y fourrer toi-même?

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Non; — mais Paris commence à devenir moins doux!
D'après l'ordre formel que j'ai reçu de vous,
Seul, perdu dans la foule, écoutant les critiques...

LE RÉGENT.

Eh! mon brave, à demain les choses politiques!
Fais-moi donc le plaisir de te bien rappeler
Qu'il est un temps pour tout, quand on sait tout régler;
Et que je n'eus jamais de tendances innées
A mêler les travaux avec les Dulcinées!
Or, ce soir, j'ai besoin d'oublier largement
Les mille ennuis cachés sous le gouvernement;
Et comme c'est à toi qu'appartient le mérite
D'avoir fort à propos déniché la petite...

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Déniché... passe encor! mais notez bien le cas
Que Brécourt, au Palais, ne vous l'amène pas!
J'ai trop de conscience et de délicatesse
Pour en importuner le cœur de Votre Altesse,
Quand ce cœur, par une autre occupé dignement,
Ne pourrait, je le crains, que perdre au changement!...

LE RÉGENT.

Tu crois ?...

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Mon grand respect pour l'autre personnnage
Ne permet vraiment pas que j'en doute ! A son âge...
Le port... majestueux... complète la beauté !...

LE RÉGENT.

Cette petite, alors, manque de majesté ?

LE COMTE DE BRÉCOURT.

N'attendez rien de plus que l'éclat d'une rose.
Elle n'est que très-belle.

LE RÉGENT.

Eh ! c'est bien quelque chose !

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Et très-pure.

LE RÉGENT.

A présent, c'est peut-être un peu trop !

Regardant Brécourt.

Tandis que l'autre...

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Oh ! moi, je ne dis pas un mot !

LE RÉGENT, riant.

Je le sais, — car tu crains comme un coup de tonnerre,
La dame...

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Excusez-moi, Monseigneur, je vénère,
Sachant ce qu'on vous doit de respect et d'égards,
Quiconque a su fixer un seul de vos regards.

LE RÉGENT, lui frappant gaiement sur l'épaule.

Va! si cette Aïssé vaut ton éloge, en somme,
Nous te jurons, sans peur, et foi de gentilhomme,
Qu'elle obtiendra de nous, assez d'attention
Pour mériter deux fois ta vénération!

LE COMTE DE BRÉCOURT, regardant au fond.

La voici!

LE RÉGENT, regardant les personnes qui arrivent.

Chut!... laquelle?...

LE COMTE DE BRÉCOURT désigne au Régent Aïssé, et à part, très-inquiet.

Un peu de force d'âme!

SCÈNE III.

LES MÊMES, MADAME DE TENCIN, MADAME DE FERRIOL, AISSÉ, vêtue à l'orientale, D'ARGENTAL, PONT-DE-VESLE. Plusieurs invités suivent avec des costumes variés; quelques personnes ont le masque. LE CHEVALIER D'AIDIE, en domino sombre, masqué, LE COMMANDEUR DE MESME, également masqué. — Ils sont tous deux au fond et observent de loin.

LE COMTE DE BRÉCOURT, présentant madame de Tencin.

Madame de Tencin!

Elle fait une longue révérence.

LE RÉGENT.

Nous connaissons madame...

MADAME DE TENCIN.

Un pareil souvenir... si précieux.

Lui présentant madame de Ferriol.

Ma sœur,

Veuve de Ferriol!

Désignant ses deux neveux.

Messieurs ses fils.

Ils saluent.

LE RÉGENT.

D'honneur!

C'est un nom bien porté dans la magistrature.

Bas à de Brécourt.

Mais elle est ravissante, et mieux que ta peinture!

Haut à madame de Tencin, montrant Aïssé.

Une parente aussi, cette belle enfant-là?

MADAME DE TENCIN.

Peu s'en faut, Monseigneur, et c'est comme cela
Que nous l'avons toujours prise dans la famille.

LE RÉGENT.

Qui ne serait heureux de l'avouer pour fille?

LE COMTE DE BRÉCOURT, *à part.*

Il y mord.

LE RÉGENT.

Cette mise aux détails séduisants!...

LE COMTE DE BRÉCOURT.

C'est la sienne.

LE RÉGENT.

Plaît-il?

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Comme en ses premiers ans,
Des bords qui l'ont vu naître elle suit les coutumes,
Et ne se travestit qu'en prenant nos costumes.
Votre Altesse entendra l'histoire une autre fois.

LE RÉGENT.

Tout de suite!

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Apprenez que par d'étranges lois,
Et comme supplément de haute fantaisie,
Elle a, fleur de Paris, sa racine en Asie.

LE RÉGENT.

Mais tout cela nous jette en plein ravissement!
C'est un conte de fée, un poëme, un roman!

A Aïssé.

Et vous êtes venue habiter notre France?

AÏSSÉ.

Bien jeune, Monseigneur!... l'abandon... la souffrance...
Des maux cruels... avant l'âge de les porter!...

LE RÉGENT.

Toujours la vieille histoire! On devrait s'en douter,
Car c'est au beau, surtout, que le malheur s'attache.
Et cette sombre loi serait comme une tache
A l'ordre universel qu'on admire ici-bas,
Si Dieu n'avait pas mis les princes dans le cas
De réparer les maux que ce monde recèle.

LE COMTE DE BRÉCOURT, bas à madame de Tonçin.

Très-bien!...

LE RÉGENT.

Permettez-nous d'abord, mademoiselle,
D'être quelques instants votre guide en ces lieux,
Dont l'éclat va pâlir sous celui de vos yeux.

Il fait signe à Aïssé de marcher près de lui; tous sortent lentement par le fond, à la suite du Régent. Le chevalier d'Aidie et le Commandeur de Mesme descendent, seuls, sur le devant de la scène.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER D'AIDIE, LE COMMANDEUR DE MESME.

LE COMMANDEUR, masqué.

Maintenant, chevalier, l'épreuve est-elle faite?
En avez-vous assez de toute cette fête
Où, sur votre prière, et par compassion,
J'ai du Régent lui-même une invitation,
Dans l'espoir d'arracher au tourment qui l'accable
Un cœur, jusqu'à ce jour plus meurtri que coupable?

LE CHEVALIER, le masque à la main.

Merci! l'indigne entrave est rompue à jamais!
Je suis content.

Montrant l'endroit où était Aïssé.

J'ai vu tout ce que je voulais!
Oh! béni soit le ciel qui m'a fait ce courage
D'avouer à vos pieds ma démence et ma rage
Et de broyer enfin, sous mon talon vainqueur,
La coupe empoisonnée où s'enivrait mon cœur!

LE COMMANDEUR.

Aussi, rien ne vous force à demeurer, j'espère?
Partons!

LE CHEVALIER.

Un seul instant! Excusez-moi, mon père,
Car vous êtes, pour moi, celui que j'ai perdu.

LE COMMANDEUR, se démasquant, et montrant son domino de bal.

C'est en son nom, surtout, que je suis descendu,
Moi, commandeur de Malte, ambassadeur de France,
A ce point de pousser ma faiblesse à l'outrance!
Car ce nom-là, monsieur, respectable entre tous,
Par trois cents ans de gloire est consacré chez nous.
Vous-même, en nos maisons novice au cœur de flamme,
N'attendant, pour les vœux, que l'âge qu'on réclame,
Vous paraissiez encore, à n'en pouvoir douter,
Plus fait pour l'agrandir que pour le déserter.

Montrant sa poitrine.

Or, ce fut là, vraiment, une angoisse profonde,
Comme pour un enfant dont il faut qu'on réponde,
Quand mon regard trompé vous chercha vainement,
Au jour du sacrifice et du renoncement.

LE CHEVALIER.

Vous ne savez pas, vous, l'homme des grands courages,
Dont l'esprit plane, en paix, au-dessus des orages,
Et que nos passions ne sauraient émouvoir!...
J'étais fou... j'étais jeune... et je voulais savoir...
Et j'allais, palpitant, sans but, l'âme échappée,
Ne portant ni mon nom, monsieur, ni mon épée;
Car j'avais, plus ardente et forte chaque jour,
La curiosité, cette sœur de l'amour.
Hélas!... je l'ai connu ce transport qui nous charme!
Je sais quels désespoirs tiennent dans une larme,
Et quel vide se fait, au plus profond de nous,

Dans cet avortement des songes les plus doux.
Pourtant — quelles que soient les choses qu'on raconte —
Moi, je n'avais rien vu, de toute cette honte.
Le doute était possible; et ce doute, dès lors,
Eût, sur mon avenir, pesé comme un remords.
Voilà pourquoi, monsieur, dans un effort suprême,
J'ai voulu, cette nuit, tout juger par moi-même;
Si je demeure encore... Oh! ne soupçonnez pas
Que mon cœur mal guéri tremble au bruit de ses pas!
Seulement, c'est qu'au gré de mon âme abusée,
L'idole d'autrefois n'est pas assez brisée!
C'est que je veux la voir, pour que cela soit beau,
S'écrouler, pierre à pierre, et lambeau par lambeau!
Être là, jusqu'au bout, tout débordant de joie,
Couver son déshonneur, comme on couve une proie,
Me baigner dans sa honte et sortir de ce lieu
Sans même un souvenir entre mon cœur et Dieu.
Plus d'hésitations et plus d'apostasies!
Libre, ferme, le pied dans les routes choisies,
J'attends, comme un abri des plus hospitaliers,
Le célibat que Malte impose aux chevaliers.
Ce vœu de chasteté dont parfois on murmure,
Je le prononcerai, dès demain, je le jure,
Non pas avec l'orgueil d'un martyr indompté,
Mais comme un gai captif qui voit la liberté!

Apercevant le comte de Brécourt et madame de Tencin qui arrivent.

Ah! cet homme! c'est lui, lui qui l'a présentée!
Et cette femme aussi la suivait, effrontée,
Tandis qu'elle étalait à tous, impudemment,
Sa loyauté qui raille et sa candeur qui ment.

Se dirigeant vers le fond.

J'exècre cette femme! — Allons ailleurs, mon père!

LE COMMANDEUR, à part.

Un pauvre enfant sans force et qui se désespère,
Et dont le pied trébuche, au sentier du devoir.
En fuyant celle-ci, c'est l'autre qu'il veut voir.

Il rejoint par la droite le chevalier.

SCÈNE V.

LE COMTE DE BRÉCOURT,
MADAME DE TENCIN.

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Ma politique, au moins, n'a pas été trompée.
Ce n'est point une intrigue en l'air, une équipée
Comme on en voit cinquante échouer chaque jour.
Quel succès! quel triomphe! et quel trouble alentour,
Si je sais quelque peu sonder les bonnes âmes
De tous les courtisans et de toutes les femmes.
Un miracle, vous dis-je, un éblouissement;
Dubois que nous quittons est dans l'enchantement.
Il en a, coup sur coup, perdu quatre parties.
Oh! les perdrix, pour nous, tombent toutes rôties!
C'est, ma foi, trop de veine! — Et, notez ce point-ci :
La Parabère au lit, malade!... comme si
On devait, un seul jour, manquer à l'escalade!

Haussant les épaules.

On peut mourir, chez nous; mais... on n'est pas malade.

MADAME DE TENCIN.

Est-ce bien, mon ami, ce que nous faisons là?

LE COMTE DE BRÉCOURT, nettement.

Très-bien! rassurez-vous, j'endosse tout cela;
Entendu! convenu! je me mets seul en route.

Se penchant vers elle.

Au fond, c'est une affaire où vous ne voyez goutte;
Et, quel que soit l'effet de ces événements,
Vous avez droit toujours à des étonnements —
Autant que Pont-de-Vesle et d'Argental lui-même.

MADAME DE TENCIN.

Chut! car s'il tient jamais la clef de ce problème,
Il est homme à gêner votre opération.

LE COMTE DE BRÉCOURT.

C'est juste! l'ennemi de la corruption!
Le bouclier des mœurs! le philosophe austère!

En riant.

Je trouve, ainsi que vous, bien plus fin de nous taire,
Et, grâce à la petite, il fera bon le voir
Au gâteau des faveurs mordre sans le savoir,
Avec la gravité d'un sage de la Grèce.
La vie a des côtés hilares!

Se retournant au bruit que font les courtisans autour de Pont-de-Vesle.

Eh bien?... qu'est-ce?

MADAME DE TENCIN.

Pont-de-Vesle!

LE COMTE DE BRÉCOURT.

En personne!... entouré comme un roi!
Et s'effarant, voyez, et demandant pourquoi?
Oh! les divertissants animaux que nous sommes!
Dégustez-moi ceci, vous qui savez les hommes.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PONT-DE-VESLE, LE BARON D'ORQUIGNY, PREMIER GENTILHOMME, DEUXIÈME GENTILHOMME, DAMES, SEIGNEURS.

LE BARON D'ORQUIGNY, *montrant Pont-de-Vesle, et s'adressant au premier et au deuxième gentilhomme.*

Son mot de tout à l'heure est merveilleux.

PREMIER GENTILHOMME, *naïvement.*

Quel mot ?...

LE BARON D'ORQUIGNY, *allant au deuxième gentilhomme.*

J'en appelle au marquis !...

PREMIER GENTILHOMME, *à demi-voix, cherchant.*

Mais je ne sais pas trop...

Haut, se ravisant.

Merveilleux !

LE BARON D'ORQUIGNY, *bas, touchant du coude les deux gentilshommes.*

La Tencin ! chapeau bas !... plus un doute !
Brécourt a trop de nez pour se tromper de route.

Tous trois saluent, puis le baron revient à Pont-de-Vesle.

Ce n'est pas, je vous jure, un compliment banal !

Écartant le premier gentilhomme, qui veut s'emparer de Pont-de-Vesle

Pardon !...

A Pont-de-Vesle.

En vous voyant au jeu du Cardinal,

Je me suis rappelé qu'en un temps plus prospère
J'étais un assidu chez monsieur votre père;
Et je crois, qu'en fouillant un peu nos parchemins,
Nous ressemblons assez à des cousins germains.

PREMIER GENTILHOMME, vivement, au baron.

Alors, c'est comme moi!

PONT-DE-VESLE, à part, se dégageant d'eux.

Tudieu! quelle famille!
A chaque pas nouveau, la parenté fourmille;
On marcherait dessus, si l'on n'y pensait point!

Revenant à eux.

Très-enchanté, messieurs — le ciel m'en est témoin!

Avec un geste, comme pour les bénir.

Embrassez-vous!

PREMIER GENTILHOMME, riant.

Parfait!

LE BARON D'ORQUIGNY, même jeu.

Toujours le mot aux lèvres!

PREMIER GENTILHOMME, à part.

Ce pied-plat de baron me donnera les fièvres!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, D'ARGENTAL.

LE BARON D'ORQUIGNY, à Pont-de-Vesle, lui montrant d'Argental, qui arrive du fond.

Ah! monsieur votre frère. Un fameux érudit!

Au temps dont je vous parle, il était bien petit;
Mais, je le reconnais.

PONT-DE-VESLE.

Vraiment?

LE BARON D'ORQUIGNY.

C'est tout son père!

Allant à d'Argental.

Cher monsieur d'Argental, quand aurons-nous Voltaire?
Quand le ramenez-vous? Il triomphe, aujourd'hui
Que son plus dévoué peut travailler pour lui.

D'ARGENTAL.

Monsieur?

LE BARON D'ORQUIGNY.

C'est mon auteur!

D'ARGENTAL, bas à Pont-de-Vesle.

Il raille, ou perd la tête.

PONT-DE-VESLE.

C'est généralement le ton de cette fête;
Et je serais d'humeur à le prendre assez mal,
Si nous ne touchions pas au temps du carnaval.

PREMIER GENTILHOMME, se ressaisissant de Pont-de-Vesle.

Un seul mot, s'il vous plaît!

Les gentilshommes et le baron d'Orquigny sortent, entraînant Pont-de-Vesle.

MADAME DE TENCIN, à d'Argental.

Par ici, neveu sombre!
Vous me ferez passer pour la tante d'une ombre,
Tant vous êtes muet, tragique et solennel.

D'ARGENTAL.

Moi?

MADAME DE TENCIN.

Sortez, un moment, de ce deuil éternel!
Tout ne marche donc pas à votre fantaisie?
Et, lorsque le commun des hommes s'extasie,
Vous rêvez dans un coin quelque monde meilleur!

D'ARGENTAL.

Je ne sais pas pourquoi cet exorde railleur...

LE COMTE DE BRÉCOURT, montrant le salon.

C'est qu'on vous croit blessé de ce bruit monotone.

D'ARGENTAL.

Blessé? — rien ne me blesse; et pourtant tout m'étonne.

MADAME DE TENCIN.

Qui? Quoi? Comment cela? Que s'est-il donc passé?

D'ARGENTAL.

Mais... sans aller chercher bien loin... cette Aïssé!...

MADAME DE TENCIN.

Qu'a-t-elle fait, bon Dieu?

D'ARGENTAL.

Je comprends peu ma mère
Qui, toujours si prudente et sage d'ordinaire,
Sans préparation, la traîne brusquement,

Montrant les salons.

De son ombre première à ce rayonnement.
Ce n'est point le milieu que j'eusse aimé pour elle;
Et, n'était, dans le fond, sa candeur naturelle,
J'aurais peur que l'éclat de ce monde nouveau
Ne mît bien à l'envers tout son petit cerveau.

MADAME DE TENCIN.

Vous lui faites injure; et de telles alarmes...

D'ARGENTAL.

Soit! pour elle, en ce cas, la fête a peu de charmes.

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Mais elle n'a pas l'air de s'ennuyer du tout!
Mais tout cela, monsieur, semble assez de son goût!

D'ARGENTAL.

Permettez que j'en doute!...

LE COMTE DE BRÉCOURT, lui montrant, de loin, Aïssé qui arrive par le fond avec madame de Ferriol et une foule de dames.

Alors, jugez vous-même!
Pouvez-vous critiquer sa grâce, sans blasphème?
A-t-elle en son maintien cette componction
Qu'a la fille d'un juge ou d'un tabellion?
Ne vous semble-t-il pas, tant elle y met d'aisance,
Qu'elle revient chez elle après un jour d'absence,
Et que ses pieds charmants sont par d'expresses lois
Taillés dès le berceau pour le pavé des rois?

D'ARGENTAL

Je n'y comprends plus rien, lorsque d'après mon frère,
Sa passion devrait l'occuper tout entière!...

LE COMTE DE BRÉCOURT, lui désignant Aïssé qui se rapproche.

Et puis, que dites-vous de ce costume-là?
J'ignore de qui vient l'idée; — en falbala,
Elle eût charmé toujours; — mais cette fantaisie
Qui mêle à sa beauté comme un parfum d'Asie,

Dès le premier coup d'œil, rappelle adroitement
Les singularités de son commencement.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, AISSÉ, MADAME DE FERRIOL, DAMES ET SEIGNEURS, LE CHEVALIER D'AIDIE, LE COMMANDEUR DE MESME, MASQUES au fond.

AÏSSÉ, à madame de Tencin.

Est-ce assez, pour ce soir, madame?

MADAME DE TENCIN, bas.

Du courage!...

AÏSSÉ.

Vous m'imposez sans but un trop pénible ouvrage!
Il n'est pas là!

MADAME DE TENCIN.

Qu'importe? il le saura toujours.

AÏSSÉ, avec effroi.

Vous pensez?...

Elle s'appuie à un fauteuil et s'y laisse tomber.

MADAME DE FERRIOL, bas à madame de Tencin.

Prends donc garde et change de discours.
Sa passion, ma sœur, est à peine amortie;
Il ne faut pas, d'un coup, la croire anéantie.
Quelque éclat nous menace... et cela d'autant mieux

Qu'elle avait, en riant, des larmes dans les yeux.
On risque trop, parfois, aux luttes qu'on prolonge.

A Aïssé, s'asseyant près d'elle.

Eh bien ? vous qui voyez tant de palais en songe,
C'en est un, aujourd'hui, dans la réalité.

Au comte de Brécourt.

Approchez-vous ici, cher comte !

Brécourt s'assoit.

En vérité !

Montrant Aïssé.

Il faut que Dieu m'ait fait le jugement bien mince
Pour n'avoir pas compris qu'elle est fille d'un prince.

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Moi, madame, et c'est là mon grand sujet d'orgueil,
Je l'avais deviné dès le premier coup d'œil.

AÏSSÉ.

Et moi, monsieur, je crois qu'ici chacun se moque.

MADAME DE FERRIOL, à madame de Tencin.

Tu vois !...

LE COMTE DE BRÉCOURT, se récriant.

S'il est possible !...

MADAME DE TENCIN.

Une telle équivoque !

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Quand le Régent lui-même ! — Oh ! vous n'y songez pas —
C'est lui qui, vous voyant, a fait le premier pas !
Je ne vous parle point, tant vous êtes farouche,
Des mots qui sont tombés de son auguste bouche,

Et que toute princesse eût voulu ramasser,
Est-ce là, dites-moi, ce qui vous fait penser ?

AÏSSÉ.

Oui, c'est cela, j'ai peur des choses que j'ignore !...
Aujourd'hui, cette vogue ; hier, tant d'ombre encore...

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Parbleu ! si vous mettez une étoile en prison !...

Lui prenant la main.

Figurez-vous donc bien que dans cette maison,
Au pays de la cour où brille toute flamme,
C'est une royauté que d'être belle femme.
Voilà tout le secret, à ne vous point mentir.

AÏSSÉ, *retirant sa main.*

Merci, monsieur !

A mesdames de Ferriol et de Tencin.

Je souffre ; et je voudrais partir.

MADAME DE TENCIN.

Quelques instants encor, la décence l'exige !

MADAME DE FERRIOL, *bas à sa sœur et au comte qui s'est rapproché.*

Ne la retenons pas, c'est dangereux, vous dis-je !
Pareille occasion nous reviendra sous peu.

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Mais on ne jette pas les cartes en plein jeu !
Songez que du projet la Parabère instruite
Pourra bien, malgré nous, en empêcher la suite,
Qu'à l'heure où je vous parle elle doit tout savoir,
Que c'est mon avenir que je risque ce soir,
Que perdre est trop cruel, quand la partie est sûre,
Que cette peur enfin dépasse la mesure !

MADAME DE FERRIOL, très-inquiète.

Pardon, monsieur !

A part.

J'ai foi dans mon pressentiment.

Faisant signe à d'Argental.

Votre bras, d'Argental !

LE COMTE DE BRÉCOURT, à part.

Dieux !... quel écroulement !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE RÉGENT, DAMES ET COURTISANS DEUX PAGES, dont l'un porte une riche cassette, PONT-DE VESLE.

UN PAGE, annonçant.

Son Altesse !...

Joie de Brécourt et de madame de Tencin, consternation d'Aïssé, terreur de madame de Ferriol.

LE RÉGENT, à Aïssé.

On la trouve enfin la fugitive !
Il ne faut pas manquer l'heure, tant elle est vive !
Regardez bien, messieurs : ce beau sylphe vermeil
Est un ambassadeur qui nous vient du soleil !
Et nous avons voulu, comme Régent de France,
Contre-signer, ce soir, ses lettres de créance.

A Aïssé.

Nos cours, sous l'autre règne, avaient plus d'un lien ;
C'est même politique et nous ne changeons rien...
Mais...

A demi-voix.

... avec moins d'éclat il nous faut plus de zèle!

S'adressant au deuxième page.

Page, votre cassette!

Il prend le petit coffre et le tend à Aïssé.

A vous, mademoiselle!

A Aïssé qui hésite à le prendre.

Aucun serpent caché n'a son nid là dedans.

Aïssé reste immobile et comme paralysée.

Ouvrez!...

MADAME DE TENCIN, bas à sa sœur.

Quelque parure... un collier... des pendants?

MADAME DE FERRIOL, voyant Aïssé tirer un parchemin.

Un titre!

LE COMMANDEUR DE MESME, bas au chevalier, qui est descendu à droite, sur le devant de la scène.

Cette fois, du moins, le voile tombe;
Votre folie est morte,

Montrant la cassette.

Et ce coffre est sa tombe.
Partons! nous n'avons plus rien à connaître ici!

Le chevalier regarde toujours Aïssé.

AÏSSÉ, après avoir parcouru le parchemin.

Qu'ai-je lu?... cette place!...

Au Régent avec effusion.

Ah! Monseigneur, merci!
Je ne m'attendais guère à la bonne nouvelle!

Apercevant Pont-de-Vesle et allant à lui vivement.

Tenez! tenez, mon frère!

LE RÉGENT, bas à Brécourt.

Elle est vraiment fort belle,
Et cet élan du cœur double encor sa beauté!

PONT-DE-VESLE, lisant.

Grand Dieu!... « Lecteur du Roi!... » Qui se serait douté?

LE BARON D'ORQUIGNY, bas à Pont-de-Vesle.

C'est le début.

MADAME DE FERRIOL, à Pont-de-Vesle.

Mon fils, aux pieds de Son Altesse!

LE RÉGENT.

Retenant Pont-de-Vesle prêt à mettre le genou en terre.

Non! Ce serait manquer à la délicatesse...

Prenant Aïssé par la main.

Vous ne devez cela qu'à cette blanche main.

Il baise la main d'Aïssé, puis se tournant vers les courtisans.

Allons souper, messieurs!

LE COMTE DE BRÉCOURT, bas à madame de Ferriol et montrant d'un air triomphant la Cour qui se précipite sur les pas du Régent.

Vous les suivrez demain!

Il revient à Aïssé, prend la cassette, la retourne, l'examine, comme pour l'admirer.

LE BARON D'ORQUIGNY, se précipitant vers Pont-de-Vesle qui tient son parchemin ouvert.

Seulement un coup d'œil, permettez que je voie...

PREMIER GENTILHOMME.

Je n'ai jamais senti de plus complète joie!
C'est justice, d'abord!...

LE BARON D'ORQUIGNY.

Et c'est du meilleur goût!...

Puis faisant signe à Pont-de-Vesle de suivre la Cour.

Vous en êtes!

Tous les quatre entraînent Pont-de-Vesle, avec force démonstrations, vers le cortége des courtisans, dont les derniers disparaissent au fond.

SCÈNE X.

AISSÉ, MADAME DE TENCIN, MADAME DE FERRIOL, DE BRÉCOURT, D'ARGENTAL, à l'écart, à droite, LE COMMANDEUR DE MESME, et LE CHEVALIER D'AIDIE, masqués.

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Montrant à Aïssé la cassette qu'il a ouverte, puis refermée.

Tiens! tiens!... croit-on qu'on ait vu tout?

AÏSSÉ.

Que voulez-vous, monsieur, que l'on désire encore?

LE COMTE DE BRÉCOURT.

C'est juste!

Frappant sur le couvercle du coffret et le lui remettant.

Et cependant c'est le mieux qu'on ignore!...

MADAME DE TENCIN.

Quoi?

MADAME DE FERRIOL.

Comment?

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Dans le fond qu'on n'a pas exploré...

MADAME DE TENCIN.

Le portrait du Régent, de perles entouré!

Madame de Ferriol regarde, haletante, par-dessus son épaule.

AÏSSÉ, sans regarder le coffret, seule, un peu à l'écart.

Mon Dieu!

LE COMTE DE BRÉCOURT, se frottant les mains, bas aux deux sœurs, qu'il entraîne à deux pas.

Décidément la chose devient grave!

LE CHEVALIER D'AIDIE s'élance vers Aïssé, et lui prenant le bras.

En m'avouant, là-bas, que vous étiez esclave,
Vous ne m'avez pas dit que vous étiez encor
Je ne sais quoi d'infâme, à vendre au poids de l'or!...

AÏSSÉ.

Ciel! cette voix!... c'est lui!

LE COMTE DE BRÉCOURT, se retournant.

Qui donc cela?

LE CHEVALIER D'AIDIE, se démasquant.

Moi, comte!

Vous m'aviez prévenu, ce n'était pas un conte.

S'inclinant.

Merci!

AÏSSÉ, regardant Brécourt avec horreur et faisant un pas vers lui.

Comment?

Mesdames de Tencin et de Ferriol la retiennent.

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Monsieur, j'ignore de quel droit...

[illegible]

Mais l'honnête homme y vient, sans peur de se salir,
Pour voir la honte en face et la faire pâlir!

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Ce langage...

LE CHEVALIER.

A demain, s'il vous reste un peu d'âme;

Montrant Aïssé.

Mon affaire aujourd'hui n'est qu'avec cette femme!...
Arrière!

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Ici, monsieur, chez le Régent?

LE CHEVALIER.

Partout!

LE COMMANDEUR DE MESME, masqué, bas au chevalier.

Quand vous m'aviez promis du calme jusqu'au bout!

LE CHEVALIER.

Oui! vous avez raison, c'est trop honteux en somme
Pour qu'on dépense ici la colère d'un homme.

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Je vous retrouverai, sans faute, en meilleur lieu!

LE CHEVALIER, avec dédain

La chose, sur l'honneur, est facile.

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Morbleu!
Vous insultez, chez lui, jusqu'au Régent de France!

LE CHEVALIER, se retournant.

Permettez, — nous ferons certaine différence
Entre le maître, avec ses franches qualités,

Et ce ramas sans nom de drôles effrontés
Qui — poussés par l'instinct de toute valetaille —
Ont cette ambition qu'il descende à leur taille,
N'entrevoyant pour eux que des sujets d'effroi,
S'il se dressait, demain, à la hauteur d'un roi;
Bouchers d'amour, fouillant la ville et la province
Pour pendre la chair fraîche au cabinet du prince;

Aïssé perd connaissance.

Ruffians de tout étage, à sa honte occupés;
Ministres de l'alcôve et des petits soupers,
Qu'on voit, ouvertement, sans allures douteuses,
Vendre tout le royaume à des entremetteuses,
Et que le ciel vengeur balaierait de ce lieu,
S'ils ne rampaient trop bas pour les foudres de Dieu!

Le Commandeur s'élance vers lui pour le retenir.

LE COMTE DE BRÉCOURT

C'en est trop!

LE CHEVALIER.

Attendez!... ce n'est pas tout encore!...
Quand de ce trône ancien, que son passé décore,
Débauchés sans pudeur, vous aurez fait un jour
Je ne sais quel tréteau pour l'orgie ou l'amour,
Quand le grand timbre d'or qui sonnait notre histoir
Ne sera plus ici que le signal de boire,
Qu'on entendra le monde, à vos cris ameuté,
Rire, après tant d'honneur, de tant d'indignité,
Et que, sous ces lambris où reviennent des ombres,
Comme un bûcher funèbre entassant nos décombres,
Vous aurez allumé, dans votre déraison,
Quelque beau feu de joie à brûler la maison :
Peut-être que le peuple, à bout de patience,

Voudra des vieux palais sonder la conscience;
Et, s'accrochant au mur — avec ses yeux ardents,
Viendra voir à la fin, ce qu'on fait là dedans!...

Au comte de Brécourt.

Si désormais, monsieur, je vous laisse la vie,
C'est qu'à ces fêtes-là ma haine vous convie!
Et je sais imposer des retards à mes vœux,
Pour qu'un frisson de plus passe dans vos cheveux!

LE COMTE DE BRÉCOURT, la main sur la garde de son épée.

Misérable!

LE CHEVALIER, tirant la sienne.

Ah! tant pis! si c'est lui qui s'emporte!...

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Qu'est-ce à dire?... Un fer nu chez le régent!

Criant autour de lui.

Main-forte!

C'est un crime éclatant de lèse-majesté!

AÏSSÉ, revenant à elle, et se débattant aux bras des deux sœurs.

Non, laissez-moi! je veux dire la vérité!
Laissez-moi!...

MADAME DE TENCIN, bas à Brécourt.

Songez-y, comte; pas de scandale!

On emporte Aïssé par la droite.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, moins AISSÉ, et les DEUX DAMES.

D'ARGENTAL, à part.

Le jour vient par degrés dans ce sombre dédale,
Et l'opprobre douteux m'apparaît tout entier!

LE CHEVALIER.

Je suis fou!... gardez-la! — faites votre métier;
C'est un titre de gloire au niveau de bien d'autres!
Mais, dussé-je, à deux pas, tomber parmi les vôtres,
Tous les flots de mon sang jamais ne laveront
L'ineffaçable arrêt dont je vous marque au front!

Il sort par le fond.

SCÈNE XII.

D'ARGENTAL, LE COMTE DE BRÉCOURT, LE COMMANDEUR DE MESME.

LE COMTE DE BRÉCOURT, s'élançant vers le fond, et s'adressant de loin à d'Argental immobile.

Sus! d'Argental!... à moins de l'avoir pour complice.

D'ARGENTAL.

Pardon — je ne suis pas, monsieur, de la police!

Brécourt s'avance toujours vers le fond.

LE COMMANDEUR DE MESME, en se retournant sur le seuil, veut l'arrêter.

On ne prend pas la vie à qui veut en sortir!

LE COMTE DE BRÉCOURT, furieux et menaçant les deux hommes.

Ah! tête et sang! plus d'un pourra s'en repentir!
Vous répondrez demain de ses lâches blasphèmes.

D'Argental sort en haussant les épaules.

LE COMMANDEUR, se démasquant.

J'accepte.

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Qu'ai-je vu?... le commandeur de Mesme!

LE COMMANDEUR.

Votre parent, monsieur, si j'ai bon souvenir!

LE COMTE DE BRÉCOURT.

J'en suis fier!... mais enfin... pourquoi me retenir?

LE COMMANDEUR, désignant le côté par où est parti le chevalier.

Parce que cet homme, égaré dans vos fêtes,
Échappe, dès ce soir, à ce monde où vous êtes.

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Lui, monsieur?...

LE COMMANDEUR.

Lui, vous dis-je!

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Expliquez-nous alors...

LE COMMANDEUR.

L'impérieuse loi qui l'en a mis dehors,
La sainte mission qui désormais le lie
N'est pas, sachez-le bien, de celles qu'on oublie!

LE COMTE DE BRÉCOURT, se méfiant.

Mais encor...

LE COMMANDEUR.

Dès demain, il ne s'appartient plus.

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Comment ?

LE COMMANDEUR.

Sans nous répandre en détails superflus,
Il appartient à Malte, et va se mettre en route.

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Cependant...

LE COMMANDEUR.

J'ai dit, comte.

LE COMTE DE BRÉCOURT.

On peut avoir un doute !

LE COMMANDEUR, levant la main.

Le serment que j'en fais vous suffira, je crois !
Son cœur, comme un sépulcre, est marqué d'une croix !
Contre vos passions, dont je ne suis point juge,
Il vient, auprès de nous, demander un refuge,
Et de toute espérance a rompu le lien...

Sortant gravement.

Respect aux morts, monsieur, si vous êtes chrétien !

ACTE QUATRIÈME

Une auberge à Paris. — A gauche du spectateur, une table et une cheminée ; à droite, un escalier montant vers une chambre à coucher. — Au fond, une porte donnant sur un vestibule. — Une fenêtre à gauche. — Vieux meubles, escabeaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAITRE BONISSENT, seul, à voix basse.

Comment ! fermée encor ? c'est à n'y rien comprendre.
Je ne fais aujourd'hui, que monter et descendre.

Montrant la chambre.

On voit heureusement par les fentes du mur.
C'est une voyageuse étonnante, à coup sûr !
Hier, au petit jour, elle arrive à ma porte,
Seule, à pied, sans paquets, pâle comme une morte,
Monte ici, prend la plume, et me donne à porter
Je ne sais quel billet... dur à décacheter ;
Sans quoi, j'en connaîtrais plus long sur sa personne.
Rien depuis... que le train des feuilles qu'on griffonne

Montant doucement l'escalier.

Si j'inspectais un peu, grâce au moyen que j'ai.

Il colle son œil contre la cloison, puis se retournant.

Quatre lettres ! voilà tout ce qu'elle a mangé !

Sac à papier! je sens, en dessous, quelque chose,
Moi, maître Bonissent, hôtelier de la Rose!
C'est parce que je sens quelque chose en dessous
Que je la souffre même et que je file doux,
Et qu'elle a, pour coucher, la chambre à haute lice.
J'y loge quelquefois messieurs de la police!
Décidément, je frappe! à moins d'être un esprit,
Ce n'est pas seulement d'encre qu'on se nourrit;
Et nous voilà plus près du souper qu'on ne pense.

Haut, toussant.

Hum! hum!...

A part.

Du savoir-vivre! à tort on s'en dispense!

SCÈNE II.

MAITRE BONISSENT, AISSÉ.

AÏSSÉ, sortant de la chambre et descendant l'escalier, avec des lettres à la main.

Et ma course?

MAITRE BONISSENT, se courbant.

Elle est faite.

AÏSSÉ, à part.

Ah plus rien sous les cieux!
Ma seule amie est sourde à mes derniers adieux;
Et j'ai cru, pauvre sotte, à l'ardeur de son zèle!

MAITRE BONISSENT.

Je vous dirai, madame... ou mieux mademoiselle,
Que cette dame...

AÏSSÉ, se retournant vivement.

Eh bien?...

MAITRE BONISSENT, cherchant dans ses poches.

N'habite plus Paris,

Surprise d'Aïssé. L'aubergiste lui rend sa lettre en saluant.

Depuis trois jours.

AÏSSÉ.

C'est bon!

MAITRE BONISSENT.

Tout conseil a son prix :
Mademoiselle... ou bien madame... je suppose,
Doit avoir, à présent, besoin de quelque chose?

AÏSSÉ.

Merci!

MAITRE BONISSENT.

Mais...

AÏSSÉ.

Trois biscuits, un peu de vin, plus tard!
Je souffre...

MAITRE BONISSENT, avec empressement.

On peut courir chez un homme de l'art?

AÏSSÉ.

Non, je vous le défends! c'est un simple malaise.

L'aubergiste salue et se retire.

Enfin!

MAITRE BONISSENT, revenant à elle, et lui montrant le papier qu'elle tient.

Cette missive?... A moins qu'il ne vous plaise
De la porter vous-même...

AÏSSÉ, lui tournant le dos et tombant dans un fauteuil.

Eh! grâce!

MAITRE BONISSENT, à part.

Un billet doux!...
Cela va bien!... je sens quelque chose en dessous...
Cette histoire, à coup sûr, n'est pas encore finie.

Il sort.

SCÈNE III.

AÏSSÉ.

Tomber de tant d'amour à tant d'ignominie!
Avoir rêvé le ciel, et se réveiller... là!
Quand le hideux complot enfin se révéla,
Quand l'homme que j'aimais, seul et dernier refuge,
Tout à coup, devant moi, se dressa comme un juge,
Que je sentis, pareil aux éclairs furieux,
Arriver, sur mon front, le regard de ses yeux,
Et qu'il m'eut écrasée agonisante et folle,
Sous le soufflet brutal de sa dure parole,
Je crus que las du moins de me faire souffrir,
Le ciel m'accorderait la grâce d'en mourir.
Je me trompais, seigneur, il fallait vivre encore!
Mais, comme on fuit un toit que la flamme dévore,
Haletante, éperdue, avec un cri d'effroi,
Je m'échappai, la nuit, n'importe où, devant moi!...
Comment? par quel moyen le trouver dans la vie?
J'espérais le secours de ma meilleure amie.

Voilà qu'elle me manque, à l'heure des dangers!

Froissant les lettres qu'elle tient.

Les autres sont pour moi, comme des étrangers,
Rencontres de hasard, connaissances futiles;
Mieux vaut jeter au feu ces lettres inutiles!
Seul, Pont-de-Vesle eût pu, par ses renseignements...
Mais n'a-t-il pas trempé dans les événements?
Celui que j'appelais mon frère n'est qu'un traître.
O sainte illusion! c'est affreux de connaître!
Et d'Argental lui-même, aveugle jusqu'au bout,
Qui passe et ne voit pas, et laisse faire tout!
Le meilleur, cependant; — mais si plein de mystère,
Si froid, si réservé, si loin de notre terre!...
Tout est dit maintenant. Il me faudra mourir
Sans un seul être à qui je puisse recourir.

SCÈNE IV.

AISSÉ, D'ARGENTAL, MAITRE BONISSENT.

D'ARGENTAL.

Vous vous trompez, enfant, quelqu'un vous reste au monde!

AÏSSÉ.

Ciel! d'Argental!

D'ARGENTAL.

Quelqu'un, dans sa douleur profonde,
A cherché, nuit et jour, la trace de vos pas;
Car j'ai su deviner cette infamie, hélas!
Que, par trahison pure, on nous poussait à faire.
Non, ne supposez pas! — oh! rien contre ma mère —

C'est impossible! enfin, je dois le croire, moi!
Quant à mon frère aîné, j'ai su sa bonne foi,
Le comte de Brécourt, seul, a joué son rôle.

MAITRE BONISSENT, à part.

Brécourt, c'est mon voisin!...

D'ARGENTAL.

Que faites-vous là, drôle?

MAITRE BONISSENT.

Moi, j'attendais...

D'ARGENTAL.

Sortez!... laissez-nous un moment!

MAITRE BONISSENT.

Je comprends bien, monsieur!...

Bas.

Monsieur, mon compliment!
Elle est vraiment jolie!... un tantinet farouche...

D'ARGENTAL.

Misérable!

MAITRE BONISSENT.

Plaît-il?

D'ARGENTAL.

Je te clorai la bouche
Si tu fais de nouveau quelque réflexion!

MAITRE BONISSENT, à part, tout en s'en allant.

La bouche... passe encor... mais les oreilles, non!
Tout bon propriétaire a droit à ses oreilles!...

Il sort.

SCÈNE V.

AISSÉ, D'ARGENTAL.

D'ARGENTAL, montrant l'auberge.

D'honneur! on est trop mal dans des cages pareilles!
Qui vous a fait trouver le bouge que voici?...

AÏSSÉ.

Mais... vous-même, comment supposiez-vous qu'ici?...

D'ARGENTAL.

Je ne supposais pas, j'allais partout; nous sommes
Dix amis dévoués, dix braves gentilshommes
Qui fouillons tout Paris, à la grâce de Dieu.
J'exige absolument que vous quittiez ce lieu!

AÏSSÉ.

Sortir! y pensez-vous? me risquer dans les rues,
Braver ces gens de cour dont les haines accrues...

D'ARGENTAL.

Oui, vous avez raison, il vaut mieux se cacher;
C'est le dernier endroit où l'on vous peut chercher.

AÏSSÉ.

Je n'en sais qu'un plus sûr!

D'ARGENTAL.

Un cloître?...

AISSÉ.

Mieux encore!

D'ARGENTAL.

Ma sœur!...

AÏSSÉ.

C'est là, demain, que je saurai me clore,
Et trouver, en dépit de leurs vœux superflus,
La sainte dignité de ceux qui ne sont plus.

D'ARGENTAL.

Non, vous ne mourrez pas!

AÏSSÉ.

Il est trop tard pour vivre!
A quoi bon m'écarter du chemin qu'il faut suivre?
Hier, je courais à lui; hier, j'étais folle encor
Moi qui, m'aventurant sur cette mer sans bord,
N'avais que ma douleur pour boussole et pour guide.
A de plus sûrs projets mon âme se décide...

D'ARGENTAL.

Vous le verrez, pourtant!

AÏSSÉ.

Moi?

D'ARGENTAL.

J'ai pensé d'abord à ce point important.

AÏSSÉ.

Grand Dieu!

D'ARGENTAL.

J'ai su le nom de son hôtellerie;
J'en sors.

AÏSSÉ.

Vous l'avez vu!

D'ARGENTAL.

Songez donc, je vous prie,
Qu'après un tel éclat, il devait se cacher.
On l'attend d'heure en heure.

AÏSSÉ.

Il faut se dépêcher.
Courons!...

D'ARGENTAL.

Vous oubliez vos craintes, ce me semble!
Je trouve dangereux qu'on nous rencontre ensemble.
Restez! J'irai moi-même; un mot, s'il est absent,
L'avertira.

AÏSSÉ.

Merci! dans ce péril pressant,
Quand partout mon espoir se heurte au sort contraire,
Vous êtes mon appui, mon sauveur et mon frère!...

D'ARGENTAL.

Adieu ; comptez sur moi, ma sœur — et jusqu'au bout!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MAITRE BONISSENT.

D'ARGENTAL, ouvrant la porte du fond et se heurtant contre l'aubergiste, qui a un plateau à la main.

Encor!... que fais-tu là?

MAITRE BONISSENT.

Moi, monsieur? rien du tout!

A demi-voix.

J'apporte des biscuits avec du vin pour elle.

Haut, montrant le plateau à Aïssé :

N'est-il pas vrai, madame... ou bien... mademoiselle ?

D'ARGENTAL, bas à Aïssé.

Ce drôle me déplaît, méfiez-vous de lui !.

MAITRE BONISSENT, à part

Je les tiens !

D'Argental sort.

SCÈNE VII.

AISSÉ, MAITRE BONISSENT.

MAITRE BONISSENT.

La jeunesse est fort gaie aujourd'hui !

AÏSSÉ.

Ce monsieur n'a pas cru vous offenser, brave homme.

MAITRE BONISSENT.

Parbleu ! j'en suis bien sûr ; moi, j'aime à rire, en somme !

Montrant les biscuits.

Comme à la Cour, madame, on n'en rencontre point !

Montrant la bouteille.

Fameux ! mademoiselle, et pris dans le bon coin !
Je puis même, entre nous, dire avec assurance
Qu'on en boit de moins bon chez le Régent de France.

AÏSSÉ, à part.

Chez le Régent !...

MAITRE BONISSENT, l'observant, à part.

Qu'a-t-elle à gigotter ainsi?

Haut, dépliant la nappe.

Et du linge!... un bouquet! flairez ce linge-ci!
Il semble, sur l'honneur, qu'on ouvre une toilette!
Cela vous sent l'iris avec la violette,
Tout comme la perruque au comte de Brécourt.

AÏSSÉ.

Vous le connaissez donc?

MAITRE BONISSENT.

Certe, un homme de cour!
Son hôtel, justement, est au bout de la rue.

AISSÉ, à part.

Grand Dieu! dans quel guêpier suis-je donc accourue?
Fuyons!... mais d'Argental qui revient à l'instant!...

MAITRE BONISSENT, à part.

Une femme qu'on cache, un homme qu'on attend!
Le comte de Brécourt, le Régent, diable! diable!
Je tiens, par les cheveux, une affaire impayable.
Alerte! en quatre sauts je suis chez le voisin;
Là, ma foi, jusqu'au fond, j'ouvre mon magasin.
Je dis tout, sans tricher, même ce que j'ignore!

Haut, à Aïssé.

Si vous avez besoin de mon service encore...

AÏSSÉ.

Non, merci!

MAITRE BONISSENT.

Pas de lettre à porter?

AÏSSÉ.

Laissez-moi!

MAITRE BONISSENT, à part.

Ce ton-là me décide à mon petit emploi!
Morbleu! j'ai dans les pieds encor quelque vitesse.
J'y cours; il faut apprendre aux gens la politesse!

SCÈNE VIII.

AÏSSÉ, seule. Elle repousse dédaigneusement les biscuits servis sur la table.

Le comte de Brécourt à deux pas! L'on dirait
Que le destin s'acharne à trahir mon secret,
Et qu'un pouvoir fatal, dont je suis la victime,
A chaque pas nouveau, me pousse dans l'abîme!
Ai-je égorgé ma mère ou vendu mes amis?
Par quel forfait sans nom, par quel crime commis,
Puis-je donc mériter cette haine suivie
Qui s'attache, implacable, aux deux bouts de ma vie;
Et, du berceau lointain au tombeau que je vois,
Emplit de ma douleur deux mondes à la fois?
Assez de lutte, assez de doute et de martyre!
Que me fait d'Argental et ce qu'il va me dire?
Rien ne peut désormais modifier mon sort.
Fuyons!...

SCÈNE IX.

AISSÉ, LE CHEVALIER D'AIDIE.

AÏSSÉ, apercevant sur le seuil de la porte le chevalier.

Ciel! devant moi?... peut-être qu'il est mort!

LE CHEVALIER.

Non — je vis — si l'on doit appeler cela vivre!
D'Argental que j'ai vu m'a prié de le suivre,
Quand de ces lieux maudits je partais sans retour;
Lui-même, en ce moment, veille en bas dans la cour.

AÏSSÉ.

Je ne m'attendais plus...

LE CHEVALIER.

Pourquoi pas?... la souffrance
Fait un calus au cœur qu'on nomme indifférence;
Et sans émotion, madame, on peut tout voir,
Quand on a mis son âme au-dessus de l'espoir,
Et que d'assez de jours notre raison s'éclaire
Pour qu'un peu de pitié remplace la colère.
S'indigner?... contre qui? — se révolter... pourquoi?
Le coupable est celui qui, dans sa bonne foi,
Avec une candeur digne qu'on la confonde,
Rêve à des puretés qui sont de l'autre monde,
Et demande à la terre, où tout doit se faner,
Plus de bonheur que Dieu ne nous en veut donner.
Celui-là seul, vous dis-je, est coupable — et pas d'autre

AÏSSÉ.

Mon cœur a des pitiés qui valent bien la vôtre!
Et, si j'ai souhaité vous revoir un seul jour,
Ce n'est pas un pardon que j'attends en retour.
Quand j'en aurai besoin, j'irai plus haut le prendre.
La seule vérité que vous devez entendre,
C'est que, dans les transports d'un aveugle courroux,
Vous avez fait insulte à qui mourrait pour vous!

LE CHEVALIER.

Moi?

AÏSSÉ.

Vous le verrez mieux aux choses qui vont suivre.
Je ne les dirais pas, si j'y devais survivre.

LE CHEVALIER.

Oh! gardez-les! — je suis assez peu curieux! —
Quant à ce sot éclat de propos furieux,
Plus calme, maintenant, j'en rougis pour moi-même!

AÏSSÉ.

Suffit-il donc, monsieur, de rougir d'un blasphème?
Croyez-vous tout fini, croyez-vous tout lavé
Pour un simple regret plus ou moins éprouvé?
Détrompez-vous; le ciel a de meilleures armes.
Il vous demandera des sanglots et des larmes,
Un désespoir farouche, au niveau de mon deuil,
Et plus d'humilité que vous n'avez d'orgueil!
Écoutez-moi : je suis esclave; c'est la vie,
Ou couronne ou carcan, toute chose est suivie
De sa nécessité fatale! mon seul tort
Est de n'avoir pas su vous l'avouer d'abord.

LE CHEVALIER.

C'est que, d'un tel aveu, bien d'autres pouvaient naître!

AÏSSÉ.

J'ignore tout, monsieur; et ne veux point connaître,
Mettant la calomnie à sa juste valeur,
En quelle honte on a travesti mon malheur.
Ma seule conscience a de quoi me suffire.
Mes yeux vous l'auraient dit, si vous saviez y lire!

Mais cette bouche-là peut se fermer, je croi,
Aux explications trop indignes de moi.
Je parle seulement de cette nuit mortelle
Où j'ai vu, sous vos pieds, s'écrouler pêle-mêle
Mon honheur bafoué sur mon bonheur perdu!...

LE CHEVALIER.

Assez! j'ai vu moi-même et moi-même entendu!
N'espérez pas tromper qui n'a plus d'espérance.
Je vous pardonne; — adieu!

AÏSSÉ.

Soit! en cette occurrence
Où se défendre même est une lâcheté,
Je sauverai du moins toute ma dignité.
De quelque tribunal qu'une sentence vienne,
Elle ne peut tomber d'aussi haut que la mienne.
Je porte en moi mon juge; — et je n'ai pas besoin
Que mon acquittement m'arrive de plus loin!
Partez!...

LE CHEVALIER, revenant sur ses pas.

Mais ce Régent, avec tout son prestige?...
Ces faveurs!... ce portrait, surtout!...

AÏSSÉ.

Partez, vous dis-je!

LE CHEVALIER.

Une explication...

AÏSSÉ.

Pas une, en vérité!
Qui doute de mon cœur ne l'a pas mérité.

[Si j'avais su prévoir des choses de la sorte,
A la première fois qu'il a franchi ma porte,
Quand, bien triste déjà, mais fière et libre encor,
Je pouvais d'un seul mot l'arrêter sur le bord
Et détourner de moi cette affreuse agonie!...
Pardonnez-moi, Seigneur! je suis assez punie!
Mon seul crime, ici-bas, est de l'avoir aimé.
Oh! le doux avenir que je m'étais formé!
Oh! les purs horizons inconnus sur la terre!
Quels rayons aperçus dans ma nuit solitaire!
Et comme tout mon cœur s'en allait doucement
Aux pentes de l'extase et du ravissement!
J'avais tort, ô mon Dieu, votre droite offensée
Garde des châtiments même pour la pensée;
Et c'est un crime à nous, dont le sort est mortel,
Quand nos affections usurpent sur le ciel!]

LE CHEVALIER.

Si je croyais pourtant!... si... dans ma solitude...
Je pouvais emporter... non pas la certitude...
Mais quelque doute au moins, l'espoir le plus léger
D'avoir été là-bas bien prompt à la juger,
Et comme il nous arrive en telles occurrences,
De m'être fié trop aux seules apparences!...

AÏSSÉ.

Les apparences?... mais voyez-les donc un peu :
Cette auberge sans nom, ce taudis sans aveu,
Ces murs où la vieillesse a mis sa rouille immonde,
Est-ce là, selon vous, un luxe qui réponde
A ce faîte de honte où vous placez mon cœur?
Pensez-vous qu'un tel prix vaille un tel déshonneur?

Et reconnaissez-vous la maison de plaisance
Qu'à sa maîtresse, au moins, doit un Régent de France ?
Combien avez-vous vu d'équipages en bas ?
Où sont les courtisans attachés à mes pas ?
Où ranger les marquis?... où placer les duchesses ?
Quel meuble craque ici du poids de mes richesses ?
Dans quel coin le ministre attend-il sur un pié ?
Taisez-vous donc, monsieur, vous me faites pitié !

LE CHEVALIER.

Quoi !... c'était une erreur !... et pourtant... cette femme !...
La même !... ô dur combat qui me déchire l'âme,
Vague espoir, doute affreux dans mon cœur arrêté !
Est-ce aujourd'hui le songe ou la réalité ?
Faut-il croire à ses pleurs, ou croire à son blasphème ?...
Il faut croire à l'amour, il faut croire à soi-même,
Croire aux vaillantes voix qui nous viennent du ciel,

Tombant à genoux.

Croire à l'amour d'abord ! l'amour est éternel !
Il plane inaltéré sur cette nuit profonde.
Aimons-nous, dans l'oubli de toute chose au monde.
Le cœur ouvert, les yeux fermés !...

AÏSSÉ, avec un geste fier pour lui dire de se relever.

C'est trop chrétien !
Relevez-vous, monsieur, je ne demande rien.
Par le ciel qui m'écoute, on sait mal me comprendre,
Si l'on croit ma fierté si facile à se rendre,
Et si l'on a rêvé de me voir acceptant
L'aumône d'un pardon que la pitié me tend.
Je soupçonnais fort peu cette grâce imprévue,
En vous offrant ici la dernière entrevue.

Sans quoi, j'eusse épargné cette course à vos pas.
Quelque chose est parti qu'on ne rappelle pas !

LE CHEVALIER.

Parlez! mais parlez donc ! il faut bien qu'on m'éclaire !

AÏSSÉ.

Vous étiez sourd, monsieur, quand j'ai voulu le faire !

LE CHEVALIER.

Grâce !

AÏSSÉ.

A quoi bon changer en quelque long remord
Cette sécurité que vous aviez d'abord?
L'esprit à tout savoir follement s'évertue;
La colère aide à vivre, et le regret nous tue.
Vivez !...

LE CHEVALIER.

Plutôt la mort que ces demi-clartés !

AÏSSÉ, hésitant.

Ainsi... vous voulez donc ?

LE CHEVALIER.

Je l'exige !

AÏSSÉ.

Écoutez !
Si l'on vous avait dit, quand déjà, plein de flamme,
Vous aviez, dans mes yeux, surpris toute mon âme,
Quand sous vos mains déjà la mienne avait frémi :
« Votre façon d'agir est d'un lâche ennemi !
« Vous avez, sourdement, comme en un piége infâme,

« Dans vos séductions attiré cette femme ;
« Et, sans vous soucier du droit de l'obtenir,
« D'un seul coup de filet pris tout son avenir !... »
Qu'auriez-vous fait, monsieur ?

LE CHEVALIER.

Par le nom que je porte,
J'aurais su couper court aux bruits de cette sorte ;
Plutôt que de laisser traîner sur mon honneur
Le soupçon d'être un lâche et d'être un suborneur,
J'aurais, de ces deux mains, j'en donne l'assurance,
Écrasé dans mon cœur toute mon espérance,
Quand ce cœur en eût dû saigner jusqu'à la mort !

AÏSSÉ.

Je l'ai fait ! Si quelqu'un vous avait dit encor :
« Pitié ! car votre amour fait sa ruine entière.
« Poursuivez de vos vœux quelque riche héritière,
« Mais laissez à l'enfant qui n'a rien sous le ciel
« Son horizon fatal ou providentiel.
« Qui sait pour quels sommets cette orpheline est née.
« C'est le secret de Dieu que notre destinée.
« Sauvez-la !... gardez-la d'elle-même et de vous !
« Ne voyez plus celui dont le charme est si doux,
« Mais arrachez plutôt, de son âme opprimée,
« Cette moisson d'amour que vous avez semée !... »
— Qu'auriez-vous fait, monsieur ?

LE CHEVALIER.

C'est terrible en effet !..
J'aurais tout arraché.

AÏSSE.

Je l'ai fait ! je l'ai fait !...

LE CHEVALIER.

Vous?... comment?... vous!... parlez!

AÏSSÉ.

Une femme est venue
Qui, tenant sous sa main ma conscience nue,
Au nom de la pudeur et de la bonne foi,
M'a dit sur vous, monsieur, ce que j'ai dit sur moi!
Cette femme (à quoi bon la nommer?) m'a fait croire
Que ma tendresse, hélas! nuirait à votre gloire,
Que votre éclat sombrait sous mon obscurité,
Que j'étais égoïste et lâche, en vérité!

LE CHEVALIER.

D'où partent ces propos?...

AÏSSÉ.

Cette femme hautaine,
Dans un but monstrueux que j'ose dire à peine,
Et que vous seul m'avez dévoilé l'autre soir,
A mis mon sacrifice au niveau d'un devoir!
Il me fallait, luttant contre votre faiblesse,
Épargner une tache à toute la noblesse,
Perdre plus que mon sang — mon amour! — oublier
Tous les chers souvenirs qui nous pouvaient lier,
Feindre un désir ardent du monde et de ses fièvres,
Si bien que le dégoût vous en vînt jusqu'aux lèvres,
Et que ma perte, enfin, ne fût pour vous qu'un jeu!...
Je l'ai fait et j'en meurs!... Vous savez tout... adieu!...

Elle se dirige vers l'escalier.

LE CHEVALIER.

Jamais!... Ne partez pas!... Ah! grande et noble amie!

J'ai sondé, jusqu'au fond, leur gouffre d'infamie.
Et, de ces flots fangeux qu'on vous avait jetés,
Vous sortez triomphante et pleine de clartés.
Un mot!... un mot encor!... Comme un torrent farouche,
L'outrage, mon pauvre ange, est tombé de ma bouche,
Et j'ai terni moi-même, avec brutalité,
Ce miroir de la grâce et de la pureté;
Comme si tout mon cœur n'avait pas dû comprendre!...
Pitié! regardez-moi! daignez enfin m'entendre;
Et ne refusez pas un pardon généreux
A l'amant, moins coupable encor que malheureux!
Ce piége où j'ai donné, n'était-il pas le vôtre?...

AÏSSÉ.

Adieu; c'est une épreuve à n'en vouloir pas d'autre.
Toute ma part d'amour, je l'ai prise ici-bas.
Un cœur comme le mien ne recommence pas!

LE CHEVALIER.

Mais il a donc cessé? Mais il est donc possible
Que la douleur l'ait fait à ce point insensible
De n'avoir pas compris, au dernier entretien,
Jusque dans mes fureurs, les tendresses du mien?
Je vous aimais, enfant, je vous aimais encore,
Dans cette explosion du feu qui me dévore,
Quand ma tonnante voix, en présence de tous,
Faisait tomber d'en haut l'anathème sur vous;
Et quand je la fuyais en détournant la tête;
Et quand je restais froid à sa douce requête!...

Mettant la main sur son cœur.

Ah! pauvre cœur meurtri, tu sais si tu l'aimais!...

Revenant à Aïssé.

Le vôtre, à vous... le vôtre a donc cessé?...

AÏSSÉ, à voix basse et sanglotant.

Jamais!

LE CHEVALIER.

Jamais!... Je disais bien que c'était impossible!
Répétez-le, ce mot qui fait le ciel visible,
Et, comme un coup de vent, emporte pour toujours
Le nuage arrêté sur nos belles amours.

AÏSSÉ, à demi-voix.

Qu'ai-je dit? qu'ai-je dit? moi qui voulais me taire!...

LE CHEVALIER.

Ne le regrettez pas, l'ineffable mystère,
Le chaste aveu d'un cœur qui s'abandonne au mien!...

AÏSSÉ.

Oui, vous avez raison! je ne regrette rien!
Je peux le dire à vous, l'ayant dit à Dieu même.
O l'élu de mon âme, embrasse-moi... je t'aime!

Elle lui a jeté ses bras autour du cou.

C'est que, vois-tu, parfois, l'orgueil vient me saisir.
Ne crains rien!... foule aux pieds, si c'est là ton plaisir,
Ce cœur qui t'appartient et bénit sa blessure!
Pardonne-moi!... j'étais méchante, j'étais dure,
Et je t'ai fait souffrir! et je t'ai fait pleurer!

Lui mettant la main sur la bouche.

Non!... dans tes grands yeux fiers, laisse-moi m'enivrer!
Comme cela... toujours... ne réponds pas! — je t'aime!

LE CHEVALIER.

Cher ange!

AÏSSÉ.

Il faut partir, aujourd'hui, ce soir même!

Nous fuirons, n'est-ce pas? très-loin, plus loin encor,
Par delà les grands flots! on y va bien pour l'or,
Nous irons pour l'amour! Au vent les voiles blanches!
Nous nous ferons là-bas quelque nid sous les branches,
Un monde à deux, veux-tu, dans la fraîcheur des champs,
A l'abri des jaloux, à couvert des méchants!
Partons! Si tu savais combien, en ces demeures,
Je sens peser sur moi le pied de plomb des heures!...
Ah! folle que j'étais!... Juge : en ce dernier jour,
J'appelais mon orgueil!... et j'avais mon amour!
Partons! partons!

LE CHEVALIER.

Partons!...

SCÈNE X.

LES MÊMES, D'ARGENTAL.

D'ARGENTAL.

L'aubergiste est un traître.
Tout l'hôtel est cerné!

AÏSSÉ.

Grand Dieu!

LE CHEVALIER.

Cette fenêtre?

D'ARGENTAL.

Trois étages! la rue est pleine de soldats;
Le comte de Brécourt...

AÏSSÉ.

Oh! ne me laissez pas!

A d'Argental.

Protégez votre sœur!

Au chevalier.

Défendez votre femme!

LE CHEVALIER.

Courage! — il me suffit du plat de cette lame
Pour châtier dûment ce laquais; — et je veux
Mourir avant qu'on touche un seul de vos cheveux

AÏSSÉ.

Que m'importe, après tout, si nous mourons ensemble!

LE CHEVALIER, apercevant le comte de Brécourt, seul, sur le seuil du fond.

Enfin!...

Il tire son épée.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE COMTE DE BRÉCOURT.

LE CHEVALIER, montrant le comte de Brécourt à d'Argental.

Regardez donc comme le faquin tremble,
Et comme il a déjà la pâleur des valets;
Il est moins brave ici qu'au milieu du palais!

LE COMTE DE BRÉCOURT, froidement.

Par ordre du Régent, monsieur, je vous arrête!

LE CHEVALIER.

Il faut que vous soyez stupide, sur ma tête!

Pour me braver ainsi, dans mon retranchement,
Eussiez-vous contre moi cent bras en ce moment!

LE COMTE DE BRÉCOURT, tranquillement.

Je les ai.

LE CHEVALIER, bondissant sur lui.

Mais trop tard!...

LE COMTE DE BRÉCOURT, reculant vite sur le palier.

A moi, là-bas!

On entend un bruit d'armes et de pas.

AÏSSÉ, à d'Argental.

Mon frère!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, SOLDATS DU GUET.

LE COMTE DE BRÉCOURT, rentrant et montrant les soldats qui sont entrés.

Vous voyez bien, monsieur, c'est très-facile à faire!

LE CHEVALIER.

Ah! tu prétends ainsi vider nos différends?
Voilà ces duels, à toi!... comme tu les comprends?

Frappant du pied le pavé de la chambre.

C'est cela, ton terrain!...

Montrant les soldats du guet.

Tes témoins sont ces drôles!

Croisant les bras.

J'avais donc oublié le meilleur de tes rôles!

Je te faisais donc tort, faute de jugement,
Moi qui te supposais infâme, seulement !

Avec un grand geste d'admiration ironique.

Tête-bleu !... je reviens de ces piètres idées !
Tu passes tout cela de plus de cent coudées...
Lâche !

LE COMTE DE BRÉCOURT, impassible, et tirant de son gilet un parchemin.

Puisque en plein jour, à la face de tous,
Au mépris des serments qu'on a prêtés pour vous,
Après le triste éclat de ce dernier scandale,
Vous respirez, sans peur, l'air de la capitale,
Moi, comte de Brécourt, j'use de ce blanc-seing
Pour enfermer un fou, peut-être un assassin,
Et mettre entre cet homme et la paix des familles
La prudente épaisseur de toutes les Bastilles !

A d'Argental.

Pour ceux qui de cet ordre empêcheraient l'effet,
Je les plains !...

AÏSSÉ, aux soldats.

C'est affreux !

Montrant le chevalier.

Cet homme n'a rien fait !
Sauvez-le ! sauvez-nous !

LE COMTE DE BRÉCOURT.

Pardon, mademoiselle :
Je suis tout prêt, sur l'heure, à vous montrer mon zèle !
Nous cherchons seulement l'accusé que voilà.
Vous êtes libre.

AÏSSÉ.

Ah! libre!... infâme! pour cela,
Ai-je besoin de toi, quand la cage est ouverte!

Elle se précipite vers la fenêtre.

LE COMTE DE BRÉCOURT, courant à elle, la retenant de force et se plaçant devant la fenêtre.

Mais c'est le vide en bas!... elle court à sa perte!

LE CHEVALIER, arrachant Aïssé des bras du comte.

Jour de Dieu!... moi vivant, qu'on ne la touche pas!

AÏSSÉ. Elle se précipite sur sa poitrine, et regardant le comte avec un air de fierté et de défi.

Oh! je suis libre encor quand je meurs dans ses bras!
Libre en cette prison! libre devant les armes!

LE COMTE DE BRÉCOURT, au chevalier de loin sur le seuil de la porte.

C'est faire durer trop d'inutiles vacarmes!
Au nom du prince!...

LE CHEVALIER, mettant Aïssé derrière lui.

Arrière!... au nom du diable!

Tous reculent; le Commandeur, en grand costume de chevalier de Malte, paraît sur le seuil suivi de plusieurs autres chevaliers.

Ciel!

Il fait un pas en arrière.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMMANDEUR DE MESME, CHEVALIERS DE MALTE.

LE COMMANDEUR, manteau noir — croix blanche sur l'épaule.

Au nom du Dieu vivant, immuable, éternel!
Au nom de l'ordre saint, d'où nul ne se retire!...

LE CHEVALIER.

J'oubliais!... j'oubliais!...

AÏSSÉ.

Quoi? que voulez-vous dire?

LE COMMANDEUR.

Il veut vous dire, enfant, que cette nuit encor,
Seul, sans contrainte aucune, et maître de son sort,
Loin de la passion funeste qui l'exalte,

Montrant les chevaliers qui l'accompagnent.

Il a pris rang parmi les chevaliers de Malte!
Moi, j'arrive en ces lieux...

Montrant Brécourt.

par le Comte averti...

AÏSSÉ, courant à d'Aidie en lui montrant les chevaliers de Malte.

Chevalier, chevalier, dites qu'ils ont menti!
Qu'une pareille histoire est honteuse à répandre!
Que c'est un piége encore où l'on voudrait nous prendre!
Parlez! mais parlez donc!

LE CHEVALIER.

Pauvre ange, en vérité,
Nous sommes pris tous deux dans la fatalité !

AÏSSÉ.

Quelle fatalité? Je n'y crois plus — je t'aime!
Et l'amour est plus fort que le Destin lui-même!
Réponds!

LE CHEVALIER, à Aïssé.

Oh! par pitié, ne m'interrogez pas!...

Aux soldats du guet.

Et vous, les assassins, que faites-vous là-bas?
Tirez sur moi, plutôt, s'il faut que je réponde!...

A Aïssé, lui montrant les gens de Brécourt.

Vous savez, cette bande, elle n'était qu'immonde!

Lui montrant les chevaliers de Malte.

Mais... cette autre... qui vient avec l'ombre du soir,
Est terrible, vous dis-je, et formidable à voir!

AÏSSÉ.

Comment?

LE CHEVALIER.

C'est que brisé, perdu, sans espérance,
Les yeux pleins de vertige et de fausse apparence,

Montrant les chevaliers.

A cette mort du cœur j'ai souscrit malgré moi!
Dieu me punit, enfant, d'avoir douté de toi.

AÏSSÉ.

Mais moi, je ne veux pas! mais c'est plus qu'un blasphème.

Aux chevaliers.

Mais vous ignorez tous, messieurs, comme je l'aime,

Et qu'avant de prêter je ne sais quel serment,
Il m'avait tout promis, à moi, premièrement!
Pensez-vous que le ciel accepte ce parjure,
Que l'encens lui soit cher, qui sort de mon injure?
Et que ce Dieu clément qui nous gouverne tous
Tende un bras moins ami, jette un regard moins doux
(Lui dont l'affection ne sait point de limites)
Au nid des amoureux qu'au grabat des ermites?

Allant de l'un à l'autre.

Grâce! pitié, messieurs! n'arrêtez plus nos pas!
Nous ne demandons rien, nous partons; ce n'est pas
Un plaisir bien nouveau de voir pleurer les femmes!

Montrant le comte de Brécourt.

Laissez un tel triomphe à ces roués infâmes!

Prenant la main du chevalier.

Soldats du Dieu très-bon, place pour les amours!

LE CHEVALIER, brandissant son épée.

Elle a raison, quand même!... elle a raison, toujours!
Je secoue, à sa voix, tous les liens contraires!...

Faisant un pas en avant.

Place!

LE COMMANDEUR, sans tirer son épée; il s'avance seul, gravement, en face du chevalier qui recule, puis tout à coup il lui jette sur les épaules son grand manteau noir à croix blanche.

Secouez donc le manteau de vos frères!
Et cette blanche croix qu'au prix de tout leur sang
Nos pères ont plantée en face du Croissant!
Brisez, sans nul remords, le serment qui vous lie,
Et, souillant ma vieillesse avec votre folie,

Vous que j'ai pu soustraire au châtiment vengeur,

Montrant son front.

Faites monter ici ma première rougeur,
Celle qui vient au front, par la honte amenée,
Quand on n'a pas tenu la parole donnée!

Au comte de Brécourt.

Quelque explication qu'il vous faille aujourd'hui,
Je suis à vous, monsieur; — j'ai répondu pour lui.

Montrant le chevalier.

Ceux qui portaient son nom sont couchés dans leur tombe;
Ils s'éveillent au bruit de son honneur qui tombe,
Mais leurs mains sont de glace et leur cœur est sans feu!

LE CHEVALIER.

Assez!...

Il remonte lentement la scène, se dirigeant vers le fond.

AÏSSÉ.

Il m'abandonne!

LE CHEVALIER, se retournant sur le seuil.

Ah! mon bonheur, adieu!

Il est entraîné; les chevaliers sortent.

SCÈNE XIV.

AISSÉ, D'ARGENTAL, LE COMTE DE BRÉCOURT, SOLDATS DU GUET.

AÏSSÉ.

Adieu! — je ne suis pas de ce farouche empire
Où l'homme offre au Seigneur les âmes qu'il déchire.

Ce Croissant qu'on maudit plana sur mon berceau !...
Qu'il suive, ardent et fier, votre lâche vaisseau !
Que le noble Orient, d'où je suis descendue,
Chasse, de flots en flots, votre race éperdue ;
Et que quelque vengeur, en traversant la mer,
Vous écrase, implacable, entre ses mains de fer !

Elle tombe. — D'Argental la reçoit dans ses bras.

LE COMTE DE BRÉCOURT, s'approchant.

Grand Dieu !... vit-elle encore ?...

D'ARGENTAL, soutenant toujours Aïssé.

Oui ! mais près de s'éteindre...

Le regardant en face.

Assez pour vous maudire, et trop peu pour vous craindre !

Il fait au comte un geste solennel pour le faire sortir. Brécourt obéit, la tête basse. — Les soldats du guet le suivent.

FIN.

NOTE

Il sera peut-être utile plus tard, pour l'histoire littéraire, de connaître les jugements qu'on a portés sur *Mademoiselle Aïssé*. Des articles extrêmement favorables ont été publiés par MM. Jules Janin, Théophile Gautier, Théodore de Banville, Amédée Achard, Charles de la Rounat, Xavier Aubryet, H. de la Pommeraye, Listerer, etc., etc., dans les *Débats*, la *Gazette de Paris*, *le National*, *Paris-Journal*, *le XIXe Siècle*, *le Monde illustré*, *le Bien Public*, *Revue* et *Gazette des Théâtres*, *la Constitution*, *le Radical*, etc., etc.

Quant aux articles d'un esprit tout contraire, en voici quelques extraits :

I. — L'ŒUVRE

... Sauf l'espèce, l'air de *bravoure* qui termine le troisième acte, la pièce, où se rencontre nécessairement de jolis détails, est longue, lente, sans passion.

Jules Claretie. — *Le Soir*, 8 janvier 1872.

Amalgamez *la Duchesse de la Vaubalière* et *la Dame aux Camélias*, vous aurez l'*Aïssé* de Louis Bouilhet,... drame inconsistant, faux, absurde, et ce qui est pire, mortellement ennuyeux.

Je ne veux pas insister sur la cruelle imperfection d'une œuvre

que les amis du poëte enlevé prématurément aux lettres auraient dû laisser dormir pieusement dans les cartons où elle reposait.

Il y avait un poëte dans Louis Bouilhet; mais ce poëte s'exprimait dans un langage inégal, incorrect, qui confondait trop souvent la boursouflure avec le grandiose. Ces défauts ne sont nulle part plus choquants que dans *Aïssé*, alors qu'il s'agit de dépeindre et de faire parler l'époque la moins lyrique de notre histoire.

Au quatrième acte, Aïssé, lasse des insultes du chevalier d'Aidie, qui la traite comme une prostituée..... termine par ce trait étonnant :

> Dans quel coin le ministre attend-il sur un pied?...
> Taisez-vous donc, monsieur, vous me faites pitié!

AUGUSTE VITU. — *Figaro*, 8 janvier.

Ce qui nous frappe dans cette œuvre mal venue, c'est le mélange des styles et des genres, qui hurlent de se voir ainsi accouplés de force. M. Bouilhet allie à la brutalité des vulgaires mélodrames l'imitation des formes cornéliennes et le pastiche des élégances convenues du siècle de la poudre. Telle tirade débute par des vers pleins, fiers et sonores, comme ceux de Corneille et de Hugo, passe ensuite par les mièvreries des Parny et des Dorat, pour se terminer par un effet à la Pixérécourt.

Et dans tout cela, rien de sincère, rien qui jaillisse de source! C'est du procédé et toujours du procédé! De toutes ces langues si disparates, Bouilhet n'a pas su se créer une manière qui lui fût personnelle. Partout on sent l'écolier qui imite; l'élève de rhétorique qui a beaucoup lu, et qui s'est colligé un peu partout un cahier d'expressions abondamment fourni.

. . . . . .

Je doute pourtant que l'Odéon retrouve dans le nouveau drame de Louis Bouilhet, le succès de *la Conjuration d'Amboise*. Il a le pire des défauts : il est ennuyeux.

Au moins nous a-t-il ennuyés tous à la première représentation.

FRANCISQUE SARCEY. — *Le Temps*, 8 janvier.

Je tiens à mettre en regard des incongruités rimées quil nous a fallu subir, les pensées, le ton, le langage simple du chevalier d'Aydie de l'histoire ; ma citation est de l'hygiène bien entendue ; nous allons respirer le parfum de l'amour, après avoir traversé, en nous tenant le nez, le charnier de la passion brutale..... (*suit la citation.*)

... Je n'accuse pas la mémoire d'un poëte qui a laissé de belles promesses de talent; ma critique va chercher derrière ce nom, que l'on désapprend au public de respecter, les impitoyables admirateurs de Louis Bouilhet, lesquels, au risque de l'envelopper tout entier dans une chute pour lui sans revanche possible, ont mis à l'enchère des paperasses qu'il avait peut-être condamnées au feu. Si c'est ainsi qu'on admire, comment s'y prend-on pour trahir?

B. Jouvin. — *La Presse,* 15 janvier.

... Le vers est parfois si alambiqué, et si amphigourique, qu'on ne se le figure pas résonnant aux oreilles de Fontenelle, etc., etc.

Sans signature. — *Avenir national,* 10 janvier.

... M. Bouilhet était peut-être moins apte encore qu'aucun autre de nos poëtes à nous rendre Mlle Aïssé sur la scène. Coloriste à outrance et sans finesse, son œuvre fait l'effet d'une miniature de Latour reproduite par un peintre d'enseignes.

... Et quelle versification ! Il faut tout le talent des interprètes pour faire passer ces métaphores outrées et incohérentes, ces vers à la débandade, toujours gonflés des mêmes mots et culbutants les uns sur les autres, comme des buveurs s'efforçant de marcher ensemble.

Louis Moland. — *Le Français,* 15 janvier.

... Pas de drame, mais un poëme, comme je l'ai dit; pas de scènes, beaucoup de vers; presque pas de dialogue, mais des tirades à foison; — jamais un personnage ne dit moins de quinze vers de suite, et il va très-souvent jusqu'à cinquante et soixante

tout d'un souffle ; il n'a choisi du sujet que ce qui pouvait être texte et prétexte à vers sonores. Il l'a découpé en tranches poétiques avec la faculté de métamorphoser par l'assaisonnement et de transformer par la sauce ce qui lui semblerait plus lyrique sous tel aspect que sous tel autre.

ÉDOUARD FOURNIER. — *La Patrie*, 8 janvier.

II. — SES TENDANCES

Le héros de la pièce, le chevalier d'Aydie, dans une sortie des plus inconvenantes, faite en pleine cour du régent, prévoit la Commune de 1871.

HIPPOLYTE HORTEIN — *Le Constitutionnel*, 8 janvier.

Mais, enhardi par ce premier succès, le chevallier d'Aydie ne s'avise-t-il pas de prédire la Commune et l'incendie du Palais-Royal ?

Bien que cette seconde tirade ait été encore plus applaudie que la première, je me permets de la trouver d'un goût détestable et absolument déplacée.

FRANÇOIS OSWALD. — *Le Gaulois*, 8 janvier.

... Il (*le chevalier d'Aydie*) éclate en imprécations contre l'ingrate, contre les courtisans qui se font agents de corruption ; il prédit une prochaine révolution, où l'on verra le peuple envahir le palais des princes et purifier par le feu ces demeures souillées par tant de crimes et tant de hontes.

E.-D. DE BIÉVILLE. — *Le Siècle*, 15 janvier.

L'épisode du marchandage au compte du Régent, si commode

pour les déclamations communeuses contre les palais bons à brûler, a été complaisamment conservé et surtout étendu [1].

Il n'est pas le plus authentique, mais il pouvait devenir le plus déclamatoire et fournir plus aisément tout ce qu'on voudrait d'alexandrins au pétrole.

ÉDOUARD FOURNIER. — *La Patrie*, 8 janvier.

Toute la cour est là, dans le grand salon du Régent, rangée autour de lui, qui l'écoute, et il leur dit qu'ils sont tous, les hommes, des entremetteurs, les femmes, des filles perdues, et qu'il se passe tant d'abominations dans les palais des rois :

> Qu'un de ces jours le peuple, avec des yeux ardents,
> Viendra voir en *fureur* [2] ce qu'on fait là-dedans.

Là-dessus le public des troisièmes galeries éclate en applaudissements frénétiques ; il crie *bis*, *bis*, comme après un air de bravoure.

L'acteur ne répète point, et il a bien raison. C'est déjà trop d'une fois.

. . . . . .

Ce sont là des scènes que se permet le mélodrame. Ce sont les conventions de cet art inférieur, de cet art grossier. A-t-on le droit de les transporter dans un drame en vers, où l'on demande une observation plus exacte des bienséances?

FRANCISQUE SARCEY. — *Le Temps*, 8 janvier.

Le chevalier d'Aydie... s'emporte jusqu'à prédire qu'un jour le peuple voudra savoir ce qui se passe dans les repaires royaux, et y entrera la torche à la main pour purifier avec le feu ces sentines de honte et d'infamie.

Un pareil souhait, une pareille prophétie, au lendemain des crimes de la Commune, a fait courir comme un frisson de stupeur;

1. Voir l'AUTOGRAPHE du 28 janvier 1872.
2. Voir *Aïssé*, acte III, scène X, p. 105.

il semblait qu'une odeur de pétrole se fût répandue dans la salle...

Littérairement, historiquement, je le (*Louis Bouilhet*) plains d'avoir à ce point méconnu les convenances théâtrales, en même temps qu'il outrageait les grands souvenirs de la monarchie française.

C'est se faire gratuitement le complice des passions les plus détestables et de la plus douloureuse ignorance que de populariser par l'art dramatique les accusations odieuses et stupides d'un tas de pamphlets enfantés presque toujours par la plus sordide spéculation.

La responsabilité de ce scandale remonte à ceux qui n'ont eu ni le courage ni le tact de faire subir à l'œuvre posthume du poëte une modification nécessaire, que le sentiment public lui imposera.

. . . . . .

Je ne me reproche pas d'avoir dit la vérité, si dure qu'elle soit, sur le drame posthume de Louis Bouilhet. Le cas n'est pas de ceux où l'on puisse impunément user de complaisance.

D'ailleurs, comme disait ce gueux de Voltaire...

. . . . . .

AUGUSTE VITU. — *Le Figaro*, 8 janvier.

NOTA. — C'est dans le même numéro du *Figaro*, qu'on peut lire les deux passages suivants sur M. Littré :

« M. Littré n'a d'autre raison d'être reçu parmi vous (LES ACADÉMICIENS) que ce bagage de doctrines matérialistes, d'où sont sortis les hommes de la Commune...

— Et cependant, puisque l'Académie tient si peu compte de la langue française,... etc. »

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT 7. — [50]